

Atelier d'Écriture
ENVA

À QUELQUES SECONDES PRÈS



Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort
2019

Atelier d'écriture
ENVA
2019

À QUELQUES SECONDES PRÈS

Sommaire

Jean-Louis Giovannoni.....	: 05
Marianne Jacques.....	: 11
Chloé Deghaye.....	: 17
Emma Nest	: 24
Aline Boiron.....	: 25
Fanny Storck.....	: 27
Sandrine Haon	: 33
Miléna Griggio	: 35
Samuel Air-Abed	: 41
Léa-Marie Ravaux	: 42
Isabelle Valchera	: 48
Madeline Forissier	: 50
Geneviève Marignac	: 56
Nom inconnu	: 57
Julie Degen	: 58
Remerciements	: 64

Notes sur les ateliers d'écriture

- Une parole, un mot n'existent vraiment que prononcés, écrits. Tous ont besoin d'extériorisation pour prendre corps, se révéler. Mais l'écriture n'est pas qu'un révélateur, c'est aussi un lieu de construction interne, profond, qui se met en mouvement dès les premiers mots.
- Pour écrire, la première chose à faire, c'est d'accueillir ce qui surgit et d'écouter ensuite cette voix particulière qui naît de l'agencement de nos mots et nos phrases ; façon qui n'appartient qu'à soi. Nos voisins d'atelier n'auront pas les mêmes mots, les mêmes phrases, et donc n'écriront pas les mêmes textes.
- Ecrire, c'est à la fois pour s'inventer et se découvrir ; s'inventer un espace que l'on ignorait avant, un espace qui nous est propre dans notre propre langue-maternelle, et qui sera d'autant plus nôtre que l'on s'autorise à le libérer dans notre écriture.
- Ecrire, c'est avant tout *dé-couvrir* ce que nous ignorons posséder. L'écriture révèle notre façon de voir, de vivre le monde qui nous entoure mais aussi la façon particulière que nous avons d'en rendre compte. Nous parlons et écrivons dans une même langue, mais celle-ci est teintée des particularités de chacun, particularités qui font entendre des musiques, des voix différentes. On vit, on bouge dans sa langue, et cela même sans le savoir, et l'écriture librement associée, sans plan et pensées préalables, en est alors témoin.
- L'écriture nous plonge dans une expérience étrange où l'on découvre, dans le mouvement de ses mots, ce que nous ignorions avant même de l'écrire. Simple révélation ? Pas seulement car l'écriture ne fait pas que *dé-couvrir* ce qui se cachait en nous, elle le crée aussi au fur et à mesure de la venue des mots.
- Nous n'écrivons jamais n'importe quoi. Même si le texte n'est pas toujours bien ordonné, « comme il faut », on doit le laisser naviguer librement pour qu'il puisse dessiner son propre espace ; espace qui sera aussi le nôtre car nous sommes un peu ce que nos mots agitent et donnent à lire.

- Ecrire, c'est magique : on ne sait jamais à l'avance ce qui viendra sur sa feuille. La seule chose que nous ayons à faire : nous lancer dans l'écriture pour que ces mots et ces phrases apparaissent, et qu'un poème, un texte puisse enfin voir le jour. Ce qui est le plus étrange, dans tout cela, c'est que l'on ignore, avant d'écrire, ce que nos mots, nos phrases vont nous dire.
- Chacun d'entre nous entretient une relation particulière avec la langue qu'il pratique depuis sa naissance. Cette langue nous est commune et, en même temps, nous n'avons pas la même façon de l'habiter, de la vivre. L'atelier d'écriture permet de découvrir cet espace qui nous est propre et de le confronter à celui des autres participants. *D'où j'écris* me fonde, dit ma singularité en ce monde.
- Ce que je recherche dans les ateliers d'écriture, c'est que chacun découvre sa propre voix et l'entende s'exprimer parmi les autres qui se feront entendre à leur tour.
- Il n'est pas facile de convoquer des mots, des phrases sur une page, de les organiser, d'en faire un texte, d'écrire tout simplement. La plupart d'entre nous, très vite se mettent à douter de l'intérêt de ce qu'ils sont en train d'écrire. Peut-être pensent-ils que l'écriture relève du domaine des seuls écrivains : romanciers, poètes, essayistes... et que pour écrire, il faudrait avoir une autorisation « spéciale », voire une compétence particulière délivrée finalement par on ne sait quelle instance supérieure.
- Peut-être découvre-t-on par cette pratique d'atelier, un élément fondamental qui est au centre de toute écriture, et que l'on nomme *l'adresse* ? Car tout texte écrit *s'adresse* à quelqu'un même s'il n'est pas explicitement désigné dans le texte. En fait, lorsqu'on écrit on interpelle l'autre — on lui fait signe. On n'écrit jamais pour soi, on écrit toujours pour quelqu'un, un destinataire réel ou imaginaire. Même si nous ignorons à qui s'adressent réellement nos textes, l'écriture, elle, a besoin de s'inventer une *adresse*. Être lu est le propre de toute écriture. Tout texte attend un lecteur.
- Ce n'est pas non plus un monde fait de toute pièce mais de ce que nous avons vécu, lu, appris... ainsi que de ce qu'on ignorait savoir et qui vit en nous dans l'attente de mots pour se révéler. On est bien plus riche qu'on ne croit.

- Qu'on le veuille ou non, chacun d'entre nous vit, bouge et s'exprime dans une langue qui lui est propre ; une langue certes qui loge dans la langue commune que nous partageons, mais qui a ses propres intonations, ses propres couleurs. Et si cette langue trouve moyen de s'exprimer librement, elle fait alors entendre d'autres façons d'être au monde. C'est ce que ces ateliers nous ont révélé.

—

Voici en quelques phrases l'aventure que je propose aux participants des ateliers d'écriture que j'anime.

Jean-Louis Giovannoni

Les yeux bruns

Si j'avais ses yeux perçants, je les poserais sur tout. Tout ce qui vit, tout ce qui bouge, tout ce qui pourrait me regarder en retour, ne serait-ce que pour savoir ce que c'est que d'être du côté de son regard.

Des yeux comme les siens, on n'en rencontre pas tous les jours. Si bruns et lumineux... On néglige trop fréquemment ce qui se dégage des yeux bruns, comme s'ils étaient tous identiques, tous communs. Mais les siens, impossible de les oublier : son regard est en fait magnétique, comme pour me forcer à ne pas détourner le mien. Presque provocant.

Je me fais ces réflexions et je marche, seule. Je ne suis attentive à rien d'autre qu'à mes songes et ce regard me poursuit ; je suis une rêveuse avançant parmi les corps mouvants, sans les voir, sans rien voir. N'a-t-on pas tous une raison d'oublier cette réalité trop terre à terre ? Certains se perdent dans des livres ou se plongent dans de la musique comme si rien d'autre n'existait. Pour moi, l'histoire se déroule dans ma tête au gré des pensées qui y éclosent. Me revoilà partie dans une autre direction : une pensée en chasse une autre, comme des bulles qui remontent à la surface d'un verre d'eau gazeuse. Je repense à ses yeux bruns et je retrouve le fil...

Million de fourmis qui grésillent dans mon corps, dans mon cœur. Engourdissement général, cette rencontre m'a bouleversée. Une journée est parfois tellement improbable : on se lève comme chaque matin, pensant que tout sera comme à l'accoutumée, mais un regard fait irruption dans votre vie et vient tout chambouler. Et ce regard, je l'ai croisé ce matin.

Nous n'étions que deux, il était tôt ; nous ne nous connaissions que de vue, de loin, c'est à dire que nous ne nous connaissions pas. Mais lorsqu'il m'a observé avec cette intensité et cette profondeur, j'ai eu la certitude que cela devait changer.

Même lorsque je suis entourée, j'ai tendance à vivre dans mon monde, à l'intérieur d'un espace délimité par mon imagination et mes sentiments. Mais à cet instant, j'étais bien ancrée devant lui et dans le même présent, et j'ai pensé : des yeux comme les siens, ils doivent tout traverser. Les épreuves, les époques, la pluie, le soleil. Mes yeux à moi, clairs comme ils le sont, ne traversent pas grand-chose : un rayon de lumière et les voilà déjà fermés, comme si la réalité cherchait à me chasser pour m'enfermer dans mon petit univers. Comme si leur cou-

leur me donnait une excuse pour fuir plutôt que d'affronter, pour me détourner plutôt que d'observer.

Ses yeux bruns, j'en suis convaincue, pourraient m'emmener n'importe où et me faire regarder les astres sans même ciller.



J'attends la pluie

Un orage se prépare. L'air est lourd, épais, l'atmosphère est électrique. Tout est sous tension : les gens, les animaux, même les objets semblerait-il. Autour de moi, l'immobilité me laisse une impression de désertion, seule l'odeur de l'asphalte chaud m'emplit les narines.

J'attends la pluie.

« Orage », c'est un mot capricieux. Il définit une image insaisissable, changeante, inconstante. On ne trouvera jamais deux orages identiques.

Le vent se lève, doucement ; il caresse les voitures avec nonchalance, fait onduler les feuilles sans se presser. Le vent est flegmatique. A part son doux souffle, il n'y a pas un bruit. J'avance de quelques mètres. Je retiens ma respiration : l'ambiance solennelle qui m'entoure ne doit pas être brisée. Un seul faux pas et le charme irréel de la scène sera rompu...

Soudain, les arbres s'agitent. Le vent s'octroie d'avantage d'espace où tourner ; il se gonfle, il s'emballe. Le murmure devient grondement et le ciel noircit. Je cours me mettre à l'abri.

Protégée sous un porche, j'écoute le bruit saccadé des grosses gouttes qui commencent à tomber. Elles sont asynchrones et pourtant leur ensemble est rythmé, mélodieux. Elles sont semblables à des larmes s'abattant sur le béton chauffé par le soleil d'été, et leur doux sanglot chante un air nostalgique. Je pense à ce poème de Verlaine, appris pendant mon enfance : « Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville »... J'aime la mélancolie ambiante. Ce sentiment d'un instant suspendu que l'on ne retrouvera plus... Rien que le mot mélancolie est plaisant. Il glisse jusqu'aux oreilles de ceux qui l'écoutent, fluide, c'est un mot liquide. C'est un mot fait pour la pluie ?

J'avance et quitte mon refuge, laissant l'eau inonder mon visage. Peu m'importe que mes cheveux ou mes vêtements soient trempés, la sensation est tellement grisante que je souris malgré moi. Je tourne

comme une enfant, légère, les bras étendus ; je ruisselle mais il pleut de toute manière si fort que je ne pourrai dire quelle eau me quitte et quelle eau me rejoint.

Puis, aussi rapidement qu'il est arrivé, l'orage se calme. Le soleil reparaît, timidement d'abord puis plus téméraire. Les nuages disparaissent vite, et si je n'étais pas trempée je douterais de l'existence de cet épisode, déjà devenu souvenir. Cependant l'orage n'a pas apaisé toute la tension de l'air, et la scène pourrait se jouer une fois encore... Tout est à nouveau calme : l'air est lourd, épais, l'atmosphère électrique. Immobilité, désertion et asphalte humide. Silence.

J'attends la pluie.



Introspection

Volet clos, porte fermée.

Telle une forteresse impénétrable, son expression neutre reste figée. Intangible, constante malgré mes efforts pour communiquer avec elle ; oui, elle est en tous points comparable à un château-fort du Moyen-Âge.

J'espère un jour avoir l'occasion d'entr'apercevoir chez elle l'ombre d'un sourire et que son masque tombera alors. Elle est toujours seule, visage paisible, épaules détendues. Lors de la pause méridienne, elle s'assoit et laisse le soleil caresser, les yeux mi-clos, doucement sa peau. À force de la voir sans autre compagnie que celle de ses pensées, j'ai poussé la curiosité jusqu'à l'approcher.

Cela fait une semaine et je poursuis mes efforts. Je la regarde, je la salue et lui raconte un millier de choses qu'elle n'a pas besoin de connaître. Elle m'intrigue et je n'aime pas rester sur des incertitudes. Elle ne semble pas triste, mais je veux la comprendre : elle est un mystère aux yeux du monde qui l'entoure, et ne faisant aucun cas de son impassibilité, je continue à lui parler, poursuivant mon échange sans aucune réciprocité.

Volet clôt, porte entr'ouverte.

Un midi de plus passé avec elle ; mais celui-ci est différent car j'ai vu se dessiner sur ses lèvres l'ébauche d'un sourire ; l'espace d'un instant, ses yeux ont pétillé, et cela m'a tellement surpris que je me suis interrompu brusquement. Mais ce moment est déjà passé, et le pont-

levis de sa forteresse s'est relevé. Pourtant il reste en moi cet espoir incongru de pouvoir percevoir un jour le monde à travers ses yeux. Dans mon univers elle est impénétrable, je veux alors m'inviter dans le sien.

Mes amis s'interrogent, se demandent quelle est la raison qui me pousse à les délaissier depuis un mois pour une personne qui ne me répond jamais. Je ne leur explique pas qu'avec elle, même sans qu'elle ne prononce le moindre mot, je me sens écoutée.

Volet clôt, porte ouverte.

Aujourd'hui elle m'a parlé. Ce son a imprimé sur ses lèvres un mouvement qu'elle semblait avoir oublié. Hésitante, précautionneuse, elle a simplement murmuré quelques syllabes :

- C'est ta sœur ?

Je suis resté bouche bée un instant. Les mots l'ont rejointe mais ils m'ont quitté au passage, ébahi que je suis d'entendre enfin d'elle une phrase après deux mois de silence. Une question si banale pourtant, ici devenue insensée.

Je lui ai alors bredouillé une réponse incertaine, en regardant la photo dans mon porte-monnaie ouvert. C'est bien ma sœur qui pose à mes côtés.

J'ai l'impression d'avoir franchi avec elle une montagne en un seul bond. Pourtant, la confiance qu'elle m'accorde et dont je suis le témoin est le résultat d'une infinité de pas de fourmis et de tous ces longs moments passés avec elle.

Volet remonté, porte béante.

Cela fait désormais trois mois que nous prenons notre pause ensemble. Enfin, que je prends ma pause avec elle. Je suppose qu'une amitié est née.

Dire qu'elle n'est pas bavarde est un euphémisme mais malgré tout, elle me répond quelquefois. Elle demande des précisions, des détails insignifiants lorsque je lui raconte des anecdotes : un vêtement, l'intensité du vent ou l'ampleur d'un sourire... Ses questions surprenantes me font m'étonner de moi-même, car je réalise que je me souviens d'un manteau rouge et un soleil radieux ou encore d'yeux plissés par un fou rire, qui me reviennent en mémoire comme s'ils n'attendaient que ses questions pour ressurgir. Je lui livre ma vie depuis un quart d'année et mes narrations anodines ont pris des airs de catharsis ; ma camarade paraissait être une forteresse, mais je n'avais

pas réalisé que moi-même j'étais un coffre verrouillé. Je voulais la comprendre mais finalement, elle est devenue ma clé.



Mystère

J'ai tout de suite vu que son aura était différente. C'était indéniable. De sa présence émanait une force tranquille, une quiétude puissante qui donnait tout son sens au mot paradoxe ; des ondes dont on percevait presque la couleur pastel semblaient irradier de tout son corps avant de s'élever en volutes, pour enfin se dissoudre mystérieusement. Son entrée dans une pièce en modifiait l'atmosphère, comme si la structure profonde et intrinsèque de tout ce qui l'entourait en était bouleversée. J'avais l'impression de voir déferler un tsunami invisible créant un désordre silencieux.

C'était indescriptible, sa manière de paraître inébranlable et fragile à la fois. Une grâce féline habitait ses moindres mouvements ; un port de tête altier, des mouvements fluides semblant se poursuivre dans le temps même une fois l'immobilité atteinte... Et tout cela avec, malgré tout, spontanéité et naturel. Si je disais que ses moindres sursauts auraient pu figurer dans un ballet de danse, on me rétorquerait que c'est antithétique... Pourtant, à l'étudier de près, c'était bien mon ressenti. Ses longs doigts se tendaient et se pliaient au gré des déplacements que le reste de son corps leur imprimait. Tout dans son personnage contribuait à créer cette fluidité irréprochable.

Oui, j'ai tout de suite vu que son aura était différente. Que ce n'était pas une personne comme les autres. Les gens ne sont pas ordinairement aussi contradictoires dans l'impression qu'ils provoquent... Et pourtant, avec son aura magique, la contradiction semblait lui aller comme un gant, les opposés se rejoignaient en fusionnant comme pour dire : « Créez de nouveaux adjectifs, votre langage est trop pauvre pour englober les subtilités et l'universalité des choses, vous devez imaginer d'autres possibilités qui transcendent celles auxquelles vous vous fiez ». Observer sa présence, c'était prendre le chemin d'une remise en question infinie.

J'ai par la suite cherché auprès de tous les autres êtres de cette planète une évocation semblable. J'ai vu des forces brutes et polies, des obstinations et de l'entêtement ; j'ai vu de la douceur, de la tendresse,

de la spontanéité et de la vigueur ; mais tout ceci n'était jamais réuni en un seul corps. J'ai aussi entendu des rires mélodieux et des sanglots déchirants, mais nulle part je n'ai ressenti une émotion qui liait deux sens contraires en un, et qu'on lisait sur son visage. Pas plus d'yeux exprimant simultanément mélancolie et joie candide, ni de sourire qui fut à la fois incertain et impossible à réfréner.

J'ai tout de suite su que son aura était différente, et que je n'en retrouverai pas deux comme celle-là.

Marianne Jacques

Je n'ai pas besoin de lui parler : je la regarde seulement. Sereinement, calmement, le temps s'écoule plus doucement dans cette pièce que dans le reste du monde, me semble-t-il.

Je goûte à l'instant infini, à l'atmosphère ténue et aux rayons du soleil qui traversent doucement les persiennes. Je compte ses rides creusées, et me questionne sur sa vie d'avant. Combien de paysages a-t-elle parcouru avant de se retrouver cloîtrée dans cette chambre vétuste ? Combien de pas, courus ou marchés, avant de ne plus pouvoir en faire ?

Une douleur sourde me noue le ventre et remonte doucement dans mon corps. Plus qu'un instant avant que je ne sois plus capable d'affronter cette réalité. Je ne peux rester avec elle trop longtemps, cela me fait douloureusement mal.

Je contemple encore ses yeux qui déjà ne me voient plus, presque opaques. Dans quel monde s'est-elle réfugiée ? Son corps gît devant moi, trop usé pour s'en servir encore.

Voyant l'invisible, son regard se perd au-dessus de son lit. Là où je vois seulement des grains de poussière tourner sous le soleil. Toute son attention est à présent dirigée vers une chose infime, qui peut-être n'existe pas. Ces quelques secondes où elle avait réussi à me voir, au-delà du brouillard, au-delà des limbes, m'avaient semblé des heures. Me revoilà seule dans cette pièce avec son corps. Son esprit s'est envolé ailleurs.

Des larmes que je ne saurais retenir me gonflent les yeux. Impuissance, rage, colère. J'ai besoin de m'en aller, je ne voudrai pas pleurer dans sa chambre. A contre cœur je me dirige vers la porte, la laissant seule en proie à sa rêverie éveillée. Je me retourne une dernière fois et lui souffle « Au revoir ». Bien sûr elle ne m'entend pas.

J'ai besoin d'oublier tout cela maintenant. Les bruits des enfants et de la maison m'atteignent lorsque je quitte son couloir. La vie reprend son cours. Je respire. Lorsque la tristesse qui m'envahissait me laisse doucement reprendre le contrôle de moi-même, je me promets « Demain, je reviendrai ».

Ses mains n'ont pas bougé aujourd'hui ni demain. Si fragiles et menues, elles semblent être de cristal, elles ont aussi l'apparence de serres d'oiseau qui, si elles nous attrapent, ne nous lâcheraient plus.

Sa peau est usée, presque tannée par le temps. Pourtant elle n'a presque pas de rides. J'effleure sa joue, sa peau est si douce et fine qu'elle pourrait s'effriter au contact de ma main. Sa peau ou ce drap qui recouvre ses os ? On les voit saillir de partout, ces articulations qui se changent doucement en pierre.

Elle est presque sans dents et sans cheveux et peut-être même sans conscience. Pourtant elle continue de resplendir lorsqu'elle dort et que l'inquiétude, qui tendait son visage, se repose, elle aussi.

Allongée-assise, assise-allongée, elle ressemble à une princesse intemporelle dans les tenues colorées que nous lui mettons. C'est presque une statue maintenant. Tout son corps s'est bloqué à l'exception de sa tête, heureusement. Sinon comment la nourrir ?

Chaque jour, nous nous battons pour la maintenir en vie, et cela depuis des années. Pourtant, son corps se porte très bien paradoxalement. Quelle ironie d'être immortelle et de subir les ravages du temps dans une prison de chair.



Assis l'un près de l'autre nous nous interrogeons : quels instants nous ont menés jusqu'à celui-ci ? Quelles actions avons-nous pu poser ?

L'herbe verte caresse la paume de mes pieds nus. Elle est douce mais le ciel est d'orage. Les nuages noirs s'accumulent au-dessus de nos têtes, et je redoute le moment où leur fureur contenue éclatera soudain. La pluie tombera sur nous comme un rideau et ce sera alors le moment de se lever, de partir se cacher sous un porche ou un arbre. Et cet instant ténu entre nous sera fini.

Je me couche dans l'herbe et je vois ton dos. Tu n'oses pas te retourner et tu sens peut-être mon regard courir sur ta nuque. J'aimerais que tu te couches avec moi dans l'herbe verte pour sentir toute cette vie invisible grouiller autour de nous. Mais c'est impossible, j'ai déjà prononcé les mots qui t'ont fait du mal, des mots affutés comme autant de couteaux.

En te parlant, j'ai vu ton visage se décomposer et cela malgré moi. J'aurais voulu tant les repêcher au vol ces mots qui t'ont fait si mal. Les attraper comme des papillons et puis les relâcher loin de toi en souriant. Mais c'était trop tard. Maintenant le silence est plus pesant que la chaleur moite qui nous entoure.

Je me redresse, j'ai besoin de contempler ton visage, de chercher dans tes traits familiers une réponse. Impudiquement, je te dévisage. Mon insistance te déplaît, je le vois bien. Plus que cela, elle te gêne même. La peau de tes joues a rougi subitement. La colère t'a toujours échauffé. Je la redoutais auparavant, mais je n'ai à présent qu'une hâte : qu'elle éclate ! Et qu'elle vienne briser ce silence qui nous sépare... moi je n'en ai plus la force.

Je redoute à présent de te meurtrir encore plus, de remuer le couteau dans la plaie fraîchement infligée. Mes mots, qui t'ont tant bercé, tant rassuré et fait même sourire, je n'aurai jamais cru qu'ils puissent un jour tant te blesser.

Les nuages s'amoncellent au-dessus de nos têtes et deviennent menaçants. Ils cachent le soleil mais la chaleur est toujours présente. Mon regard t'interroge encore, lorsque soudain la pluie s'abat sur nous. Et nous restons là, au même endroit, assis l'un contre l'autre, dans l'attente.



J'attends que la pluie cesse et retiens mon souffle. Je n'ose briser ce moment où la tristesse me rapproche une dernière fois de toi. Seul mon regard bouge. La pluie recouvre tout sur son passage d'un rideau gris. Elle est si forte que les canards effrayés se cachent sous les berges du lac.

Je te regarde, et toi tu regardes dans le vide. A quoi penses-tu ? Je ne peux savoir qu'en ce moment je t'ai plongé dans une douleur glacée qui transforme chaque goutte reçue en un coup de couteau. Si je l'avais su, je me serai précipitée pour t'enlacer, te protéger de par ma chaleur des abîmes froids de ton esprit.

Mais je n'ai pas su le deviner. Tous mes regards, qui sondaient pourtant ton visage, ne m'ont rien renvoyé. Seulement une absence peut-être ? Alors, doucement j'ai murmuré ton nom pour te rappeler à

moi et à la pluie. Tu n'as pas entendu ? Je n'arrive pas à parler plus fort tu sais. Ma voix s'est éteinte lorsque j'ai prononcé ces mots malheureux. Est-ce que tu fais exprès de ne pas entendre ? J'attends que tu te lèves ou que tu me parles, mais tu restes là immobile comme un pantin désarticulé, sans volonté, sans vie. Tirillé entre ton amour pour moi et ta haine, entre ton besoin de solitude et ma présence. Est-ce pour cela que tu n'oses pas bouger ?

« Quand est-ce que cette pluie va-t-elle s'arrêter de tomber ? Les orages d'été sont d'habitude plus violents et plus courts...

L'herbe brûlée semble l'apprécier au moins. » Je remplis ainsi ma tête d'observations pour ne pas entendre cette angoisse qui rampe insidieusement au fond de moi.

Seulement quelques brins d'herbe mouillée séparent nos deux mains. Faut-il que je te touche ? Peut-être cela te libérerait-t-il du vide dans lequel tu sembles t'enfoncer ?

Je ne t'ai pas touché, et peut-être en cela ais-je renoncé à toi ?



Sa chaleur suffit à me ressourcer. Elle émane doucement de son corps rayonnant, caresse ma peau, et mon âme s'en nourrit.

Je ne l'avais pas vu depuis longtemps. Pendant son absence, bien que je trouvais les jours longs, je ne pensais guère à lui. Mais lorsqu'il apparut de nouveau dans ma vie, il l'a chamboulée. Fini les soirées où seule et morose, je ne supportais pas de quitter mon nid douillet. Fini les journées passées à regarder de ma fenêtre les nuages traverser le ciel.

Désormais, penser à lui fait battre mon cœur imperceptiblement plus vite et un sourire prend place sur mon visage. Dès mon réveil, je pense à lui ; je sais que bientôt, j'irai le retrouver. Au détour de ma rue, je le vois, et il m'étreint, me berce presque. Je ralentis le pas à ses côtés, me surprend à allonger ce moment pour grappiller quelques secondes de plus en sa compagnie.

Il est presque huit heures, et je vais être en retard ! À contre cœur, je le délaisse pour m'enfermer dans mon bureau. L'air est subitement plus frais lorsque des murs nous séparent. Je ne m'en fais pas : cette séparation n'est que ponctuelle et prétexte à plusieurs pauses pour aller le retrouver.

Ces instants volés dans la journée, passés en sa compagnie, m'exaltent. Pourtant, il n'est pas bavard. Je fume, lui non. Mais je pense qu'il apprécie autant que moi ces moments-là. Je n'ose le regarder dans les yeux. Parfois, je lui tourne le dos, et je sens son regard bienveillant sur ma nuque. Il m'enlace, et alors nous ne sommes plus qu'un.

Et lorsqu'il me faut s'arracher à ses bras, la frustration des bureaux clos et de l'air conditionné me devient alors insupportable.

Ce que je préfère, assurément, c'est lorsque je quitte mon bureau et que j'éteins mon ordinateur, ferme la porte et me dirige vers la sortie où il m'y attend toujours, ou presque.

Le seul jour où il n'est pas venu me chercher, c'était un jeudi pluvieux. Je franchis la porte et il est là, en face de moi. Sa beauté m'aveugle, pourtant ses traits sont plus tirés que ce matin, cela se voit. La journée nous a tous les deux éreintés. Il rougit en suivant mon pas, il faut dire que mon appartement est tout en haut d'une des montées raides qui font la renommée de cette ville.

Il se dégage de lui une sérénité qui m'apaise. Nous marchons, et le bien être m'envahit. Si je ne l'aime pas, j'éprouve de profonds sentiments pour lui. Il me change.

Après plusieurs minutes silencieuses, je me risque à le regarder. Son teint se pare d'une couleur rosée, il en devient magnifique. Mon esprit s'envole et je me surprends à lui proposer de prolonger la soirée.

Nous nous asseyons à une terrasse surplombant la ville. Je retiens mon souffle devant lui. Il s'est assis, plus loin, en retrait. Lorsque j'étire ma main j'ai l'impression de pouvoir le toucher mais il est trop loin de moi. Cet écart entre nous m'attriste, je me languis de sa chaleur. Mais cela laisse plus de place à mon regard pour le contempler. Je suis les contours de son visage lorsque le serveur nous aborde. Lorsque je passe commande « Deux verres de blanc », ce dernier est surpris :

- « - Vous attendez quelqu'un Madame ?
- Bien sûr que non, je trinque avec le soleil »



J'ai tout de suite vu dans son regard que quelque chose l'embêtait. Pourtant, il reste muet à mes questions. Son visage se voile et il détourne ses yeux. « S'il ne me répond pas, très bien, je fais semblant de dormir. » Il ne me laisse pas pénétrer dans ses pensées, et cela m'énerve.

Je m'allonge et lui tourne le dos. En fermant les yeux, j'essaie de me convaincre de le laisser tranquille. Je sens qu'il se relève doucement et s'assoit sur le lit. Je me retourne, et regarde son dos. Il est immobile, le regard fixe et toute son attention est dirigée vers ses pensées.

A présent, j'ai compris : c'est son obsession qui remonte. De temps en temps, il l'oublie et nous passons alors des journées tout à fait normales pour le vieux couple que nous sommes. Mais parfois son obsession revient, comme maintenant. Je connais à présent tout son rituel.

Dans un instant il va se lever et s'approcher du mur, en tendant l'oreille d'un air suspicieux.

Il va rester là pendant plusieurs minutes à la recherche du moindre bruit. Il serait même capable de s'asseoir par terre, si ses articulations le lui permettaient ! Puis il arpentera tous les murs de la maison, il peut en avoir pour des heures.

J'ai bien tenté de le raisonner, mais rien à faire. C'est comme parler à du vent. Toute son énergie est concentrée sur ses pensées folles qui le font gambader comme un jeune homme. Au début, ça m'a fait sourire. C'est comme s'il rajeunissait devant moi. Puis j'ai pris peur : il se levait toutes les nuits, bien sûr ça lui fait de l'exercice mais maintenant j'ai peur pour son cœur. Et puis son esprit ? Dans ces moments-là, il n'y a que la folie qui lui parle.

J'étais bien tentée de le suivre, mais le temps que je me lève, il me lançait un regard mauvais et se dirigeait vers la porte de la chambre pour poursuivre sa recherche. Comme s'il me reprochait d'interférer.

Je lui ai bien dit que personne ne vivait dans les murs, du moins chez nous. Lorsqu'il revient de son périple nocturne il est épuisé, je le vois bien. Je le serre dans mes bras et j'essaie de le rassurer du mieux que je peux. J'ai l'impression de voir mon petit-fils après un cauchemar dans ces moments.

Alors je me lève, je mets mes chaussons et je lui fais faire une dernière fois le tour de la maison. « Regarde, tu vois bien qu'il n'y a aucun trou dans les murs. Comment quelqu'un pourrait habiter ici ? Et si tu

penses que ce sont des rats, regarde les pièges que j'ai mis. Cela fait bien cinq ans qu'ils n'ont pas été déclenchés et la dernière fois c'était le chat de Jacinthe, quand elle l'avait emmené en vacances. Tu te rappelles ? Il ne t'aimait vraiment pas cette sale bête ! »

C'est petit à petit qu'il sort de sa torpeur. Lorsque nous arrivons à la cuisine, il en profite pour prendre un bout de jambon. Généralement il est presque six heures et je sais que je ne vais pas me rendormir. Alors je fais mon thé du matin. Je regarde le jardin par la fenêtre et prévois de m'occuper de mes plantes s'il fait beau. Le temps que je remonte m'habiller, et je le retrouve endormi sur le lit, roulé en boule, bienheureux comme un enfant.

Chloé Deghaye

J'entends encore sa voix qui résonne entre les murs de mon crâne, son rire qui rebondit en tous sens. J'entends encore sa voix qui tombe, qui assène, qui accuse, qui lâche les mots comme des pierres.

J'entends encore sa voix qui glisse, qui susurre, qui séduit.

J'entends encore sa voix qui promet, qui soutient, qui donne foi, qui allume les souvenirs.

J'entends encore sa voix qui crache, qui jette, qui détruit. J'entends encore sa voix qui prie, qui supplie, qui pleure de terreur, puis qui s'éteint.

Je ne vois plus, mais j'entends ses mille voix se croiser dans un concert assourdissant. Un chahut qui ne s'arrête jamais, qui prend de l'ampleur, qui n'est pas affecté par l'oubli.

Ça commence toujours par un faible chuchotement presque imperceptible. Je pourrais ne pas y prêter attention, mais j'ai appris à le reconnaître. Maintenant, je sais ce qui m'attend quand les premières vagues, si infimes soient-elles, viennent ronger les bords de ma lucidité. Comme une chanson, comme un orchestre où petit à petit chaque musicien ajoute sa partition. Jusqu'à l'apothéose, jusqu'au tsunami, qui déferle, renverse tout, balaye chaque bribe de conscience.

Il me laisse toujours pantelant, vibrant de ces voix qui ne me quittent plus depuis qu'elles se sont tues.

Emma Nest

A quelques secondes près, j'aurais pu écrire sur l'amour. Et puis non, trop convenu comme sujet, rabâché même. Ça va, ça vient, ces choses-là et au bout du compte, ça fatigue les nerfs. Et puis c'est sûrement trop intime. Pas le genre de choses que l'on peut dire, lire comme ça, à haute voix devant tout le monde.

Alors ce sera un dialogue plutôt : un dialogue de bêtes...bêtes ; un truc sans queue, ni tête, anthropomorphé forcément.

Et puis finalement peut-être que ça parlera d'amour quand même.

« - Et vieux !

- Hum...

- T'en a pas marre de rester planté là, les sabots dans le foin, à attendre.

Parce que je ne te fais pas un dessin sur ce qui nous attend, tous autant qu'on est. Tu sais très bien où on ira à la fin.

....

Tu ne réponds pas, canasson, mais toi aussi avec tes airs d'étalon, t'y auras droit.

...

Alors tu sais ce que je me dis : on se réunirait tous, là-bas, sous le porche, toi, moi, les brebis, les poules, le chien. Non, peut-être pas le chien quand même ; un traître celui-là. Et puis il ne se sent pas concerné. A coup sûr, il nous poignarderait dans le dos.

Tous ensemble, on pourrait devenir leur pire cauchemar.

- Tu me fatigues, mouton, avec tes luttes fraternelles. Tes combats contre l'inéluctable, ça ne m'intéresse pas. Mon équipe, c'est la jument, tu le sais bien.

- Ta jument, je suis prêt à parier qu'elle ne reviendra pas.

- Elle reviendra...

- Rien n'est moins sûr. C'est pt'être même déjà trop tard pour elle.

- Elle reviendra. Elle revient toujours. C'est des choses qui se sentent. Tu ne peux pas comprendre ; quelque chose qui échappe à tout logique, qu'on soit ensemble ou qu'on soit loin, qu'on s'accorde ou qu'on se déchire. Ce n'est pas rien que d'aimer même quand on se hait, que de se savoir aimé même

quand on est haï. De quoi vous rendre la liberté et vous donner la force de tout et pour toujours.

- Tu me refroidis, cheval, avec tes histoires d'amour. Ou c'est peut-être le vent léger du soir. Oui tiens, regarde, il neige.
- Vous n'avez qu'à vous entasser sous le porche à ruminer vos révoltes. Moi j'irai là-bas, au bout du chemin, face à la route et je ne cillerai pas jusqu'à ce qu'elle apparaisse. Je la verrai venir d'un regard fier, et de très loin, quand par-dessus nos têtes, la neige s'abattra comme de l'eau.
- Quel lyrisme... Je te rappelle que la neige, c'est de l'eau.
- Mouton, tu es un ignare.
- La neige, c'est de l'eau, je te dis.
- C'est tout sauf de l'eau. La neige c'est de la magie.

Aline Boiron

Neige

Un soleil timide et sa petite main dans la mienne.
Ses petits pas, inégaux et légers dans la neige,
Comme ceux d'un oiseau ou d'un lapin,
S'écartent tantôt à droite, tantôt à gauche,
Avançant rapidement, puis reviennent,
Au fil de ses pensées et de son babillage.
Sa petite bouille emmitouflée est rosie par le froid.

A ses côtés, mes pas laissent de larges empreintes,
Effondrant la neige par paquets.
Est-ce parce que j'ai le cœur lourd que je voudrais me faire légère ?
Nos ombres pâles se projettent à nos côtés.
Il me semble que je n'occupe pas totalement ma vie,
Que ce corps est peut-être trop grand, ou trop large, ou trop épais.
Peut-être qu'aujourd'hui, je devrais aspirer à n'être que cette silhouette
Qui court au sol et s'y déforme en épousant ses accidents.
Il est temps de rentrer. Demi-tour et nous croisons nos premières
empreintes.
Mais la neige qui continue de tomber a commencé de les recouvrir.
Plus nous avançons et plus nos traces passées s'effacent.
Est-ce ainsi que meurent les souvenirs ?
A qui pourrions-nous dire « j'ai aimé » devant un champ immaculé ?
Un soleil timide et ta petite main dans la mienne.

Tes yeux dans mes yeux et ton sourire sur mon âme.

Combien de temps durera ce souvenir dans ton cœur et dans le mien ?

Un battement de cils, une saison ou une vie ? Nul ne sait.

Vivre et aimer, tant pis pour le reste que nous ne pourrons savoir.



Caillou

Il me tient compagnie, là, au fond de ma poche, ce petit caillou que j'ai ramassé dans la cour. C'était juste au moment où la cloche sonnait. Fin de la récréation, celle de midi, la plus longue. Je finis toujours par m'ennuyer et puis je sais bien que l'après-midi va reprendre et que ce sera long, alors pourquoi tout ce temps, déjà un peu gâché par ce qui va suivre. Et pourtant, à chaque fois, c'est pareil. Quand la cloche sonne, un pincement au cœur, comme un regret. C'était quand même bien la récré. Et voilà, c'est à ce moment-là tout à l'heure que je l'ai aperçu. Un petit caillou bien lisse, avec quelques pépites brillantes et sa forme de cœur. Enfin, pour moi, il a une forme de cœur et je le donnerai ce soir à Maman en lui expliquant qu'il a une forme de cœur. Parce que si on ne fait pas attention, on peut aussi penser qu'il a une forme de patate. Il faut dire que tout peut avoir une forme de patate parce que les patates peuvent avoir toutes les formes. Alors je ne le montrerai pas à mon frère parce que je suis sûre qu'il se moquera de mon caillou en forme de patate.

On pourrait aussi dire qu'il a une forme de crapaud. J'aime bien cette idée, qu'il ait aussi une forme de crapaud. Le petit trou, là, on dirait son œil et là, ça fait un peu comme une patte. Bon, ça ne marche que d'un côté ; quand on le retourne, il ne ressemble plus du tout à un crapaud. Mais avoir un côté crapaud, c'est déjà beaucoup. C'est très rare un caillou cœur avec un côté crapaud. J'expliquerai ça à Maman ce soir. J'espère qu'il lui plaira. Ce sera un cadeau, elle pourra le mettre sur sa table de nuit ou sur son bureau au travail. Je lui dirai que c'est comme elle veut mais si elle hésite ou si elle choisit la table de nuit, je lui dirai quand même que je préférerais son bureau au travail. Comme ça, elle le verra plus souvent. Et puis elle pensera à moi

pendant que je suis à l'école. C'est là que j'en ai le plus besoin alors qu'à la maison, je suis déjà avec elle.

Je réfléchis à tout cela en caressant et retournant mon caillou dans ma poche. Du coup, j'ai raté le début de la leçon. On dirait qu'il faut tracer des lettres. Tracer des lettres, on a déjà fait ça plein de fois. Même nous, les enfants, on y arrive, alors pourquoi la maîtresse, elle continue ? Un jour, j'aimerais lui demander à la maîtresse si ça ne l'ennuie pas un peu, quand même, de tracer des lettres. Parce que si elle aussi ça l'ennuie, on pourrait faire autre chose. Je ne sais pas moi... quelque chose qu'elle arriverait aussi à faire, bien sûr. Jouer à créer de nouveaux jeux dans la cour de récréation, peut-être qu'elle ne pourrait pas inventer des règles et un nom pour le jeu mais si on lui explique nos règles, elle pourrait peut-être jouer avec nous ?

En attendant, heureusement que j'ai mon caillou cœur crapaud. On dirait qu'il est un peu magique parce que la récré sonne déjà, c'est passé plus vite que d'habitude. Je ne sais pas si je vais le montrer à Fleur. Si ça se trouve, elle ne verra rien qu'un caillou. Tiens, elle vient vers moi et sort de sa poche un petit morceau de bois : « Tu as vu mon poussin ? » « Un poussin, tu es sûre ? ! » Ah oui, elle a raison, si on regarde ce côté, ça fait comme un petit bec. « Eh regarde, moi j'ai un caillou cœur crapaud ! »



Chien

Il en faut peu quelques fois pour se sentir à nouveau enfant. Il a suffi qu'elle m'offre ce câlin bourru de bon gros chien pour que d'un coup, j'aie moins de dix ans. Elle me bouscule, en redemande, voudrait être encore plus près que collée et puis soudain elle s'abandonne, tombe sur le côté, m'offre son flanc et son ventre à la caresse, puis redresse la tête pour capter mon regard et n'accepte de la reposer qu'à condition que mon regard suive le sien. Plongée dans son œil grand et noir. Un regard chaud, câlin. Il pétillote de l'exubérance du moment mais au-delà, il véhicule quelque chose qui m'échappe, qui parle du monde et de l'histoire universelle des liens qui se tissent entre les êtres, plus mystérieux encore lorsqu'ils sont de deux espèces différentes et étonnamment, partagent un peu de leurs univers.

Des millions d'enfants m'ont précédée à travers le monde et l'histoire à jouer avec un chien mais comme tous les amoureux hale-tants croient découvrir le baiser, il me semble que c'est la première fois qu'une petite fille câline ainsi un chien. Pour un peu, j'interpellerai mon enfant qui me regarde, mi-amusée, mi-surprise : « Dis, tu viens zouer avec moi ? On dirait que c'est une bête féroce et qu'on va l'appivoiser ! »

Car oui, les mains cachées dans sa fourrure noire, mes yeux dans ses billes sombres, le visage trop près pour échapper à quelques coups de langue, je suis un enfant. Le corps un peu trop grand, le visage moins mobile, je les ai oubliés. Restent une joie, un élan, une pensée simplifiée par la sensation de sa chaleur animale, une expérience sensible qui fait univers en commun -et c'est l'enfant. Peut-être pas tant moi enfant qu'un enfant dans ce qu'il a d'intemporel.



Vrac (pseudo-haïkus)

Son pelage humide

La plage comme terrain de jeu

Et son œil canaille !

De ses jouets épars

A sa forme sur les coussins

J'habite chez mon chat

Est-il joyeux ou

Est-ce ma joie qu'il révèle ?

Merle du matin

Au-delà du vœu

Y a-t-il assez de mots

Pour que vive une âme ?

Un rire qui s'envole

Le regard clair, lumineux

Ta joie, mon enfant

L'écran devant nous

Assises l'une près de l'autre

La magie commence

Une fenêtre ouverte

Sur la brise du printemps

Le ciel en offrande



Marseille

Je n'ai pas besoin de lui parler, il le fait pour nous deux. Lui le taïseux, l'introverti se livre, questionne, rebondit. Je le découvre plein de doutes, d'hésitations sur son avenir, d'enthousiasme aussi. Oui, surtout d'enthousiasme et je crois que c'est ça qui me rend si gaie. Le vent léger du soir s'est levé et m'a détournée pour un instant de notre conversation -laquelle ? nous en avons bien amorcé une douzaine depuis que nous nous étions croisés par hasard une heure plus tôt.

« Tu as remarqué qu'il n'y a jamais de silence des plantes ? » La parole se suspendit un instant et le bruissement mêlé de l'herbe sèche de la garrigue et des feuilles des chênes verts nous enveloppa. C'est à ce moment-là que nous l'aperçûmes ; à quelques secondes près, nous l'aurions ratée : une laie tentait une sortie hors des buissons, suivie de petits museaux qu'on imaginait nombreux. Prudente, elle évaluait le risque à se hasarder à découvert. Elle visait sûrement la flaque d'eau laissée sur le parvis de la fac par l'arrosage de quelques jeunes plantations. *Ses yeux noirs*, vifs, croisèrent notre regard et d'un bond lourd mais rapide, elle regagna les buissons, suivie du piétinement de ses petits. Avait-elle grogné ? Je le crus bien mais n'en fus pas sûre.

« - On l'a dérangée ! Viens, on va un peu plus loin, me dit-il.

- C'est vrai qu'il est tard, je vais devoir y aller, réalisai-je en jetant un coup d'œil à ma montre.

- Tu es garée où ? Je suis sur le parking du bas

- Je suis sur le parking du haut, il n'y avait plus de place ce matin.»

Nos chemins se sépareraient dans moins de cent mètres. Il n'était plus temps de reprendre les thèmes qui nous avaient enflammés quelques minutes plus tôt. Ce furent quelques phrases décousues, un langage qui aurait pu ne pas être fait de mots, juste pour se dire le plaisir que nous avons eu à être ensemble et que nous aurions à l'être lorsque l'occasion se présenterait à nouveau.

« Bientôt, qui sait ?

Nous échangeâmes un sourire et nous séparâmes. Je fis quelques pas et me retournai. Lui ne se retourna pas. La nuit nous enveloppa.

L'heure était à d'autres.

Fanny Storck

Le regard des animaux change. Ils ont compris que, cette fois, je n'entrais pas dans le labo 26 pour les raisons que l'habitude - née de la lumière du matin, de mes hautes bottes en plastique, de l'odeur de saucisse fumée qui monte de ma poche - leur permet chaque jour de qualifier de rassurantes, de nécessaires, de suffisantes. Il y a quelque chose de différent, qu'avec l'intelligence qui leur est propre, issue d'une longue fréquentation entre leur espèce et la mienne, ils perçoivent et qui les inquiète. Peut-être aussi comme une hésitation - dans ma main qui pousse le commutateur, dans ma voix qui leur lance, faussement joviale et madrée : "Bonjour les petites fesses", voix qui tâche pourtant de sonner comme à l'ordinaire. Peut-être simplement que ma sueur pue la peur, que cette odeur jaillie de ma combinaison n'existe pas que dans ma tête, mais que, comme j'en ai de plus en plus l'impression écœurante, envahit et submerge tout.

J'inspire profondément ainsi que me le recommande chaque matin l'application "serein comme une petite grenouille" que mon supérieur hiérarchique m'a obligé à installer sur mon téléphone portable. Je compte mentalement jusqu'à cent. Cent me fait penser à l'odeur. Je recommence. Je m'arrête à quatre-vingt-dix-neuf. Les pulsations derrière mes yeux se calment et je peux à nouveau faire face aux animaux. Mon supérieur hiérarchique ce matin, dans la salle de briefing dont les chocolaines sont encore coincées dans ma gorge, nous a recommandé de bien commencer par les mâles. Commencez par les mâles, surtout. Les mâles ont une capacité physique supérieure à la mienne, je le sais, je sens dans mes bras se crispier mes muscles gras et bientôt défaillants. Je me répète que je n'ai pas peur, je focalise ma pensée sur ce mantra mais le mot peur, battant sur mon cerveau ainsi qu'un chiffon rouge, descend dans tout mon corps, entraînant avec lui les chocolaines qui, j'en suis sûr maintenant, sont arrivées à l'estomac. Je recommence à compter jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf. Je fais ma prière au Leader Suprême et à la patrie. Je souhaite qu'ils me donnent la force. Ils sont les seuls à pouvoir la donner. Je pense au visage du LS, à ses grands yeux violets, à sa moustache bienveillante. Je respire mieux.

J'ouvre la cage du mâle Alpha. Il grogne des injures et il va se tapir au fond, exactement comme on nous le décrit dans le chapitre V du manuel. Le fait que la réalité et le chapitre V du manuel concordent me rassure. J'arme mon revolver.

Le regard des animaux change encore. C'est comme s'ils savaient de toute éternité comment les hommes donnent la mort. J'inspire. Je compte jusqu'à dix. Le visage du LS se superpose alors à celui du grand mâle Alpha. Je m'aperçois qu'ils ont la même moustache. Ma main tremble et il me désarme. Il me bouscule et referme la cage sur moi. "Maintenant, vous allez me donner la clé de la cellule des autres en la passant doucement par le judas", me dit-il. Il a l'accent de Blois.

Sandrine Haon

Assises l'une près de l'autre, si proches et pourtant si lointaines, nous fixons l'espace vide devant nous. Échange de banalités, considérations météorologiques, demande de nouvelles, plus par politesse que par réel intérêt. Tous les sujets « bateau » ont été abordés. Ne reste que le silence à présent, oppressant et tragique, reflet des non-dits qui subsistent entre nous deux. Mon cerveau tourne à toute allure, comme à son habitude, pour tenter d'amorcer une conversation. Mais rien, le néant.

Un peu désespérée et pour me donner une contenance, je consulte mon portable. Rien d'intéressant non plus, mais je m'y attendais. L'écran devient noir, et me renvoie mon expression morne, reflet fidèle de mon vide intérieur.

Je me sens vidée, fatiguée, conséquence probable de l'effort, presque surhumain, que j'ai consenti pour venir ici. Dans ce lieu si chargé en souvenirs, joyeux et colorés, de rires et de fêtes. Tant de moments partagés avec elle.

Une douce nostalgie m'envahit, dessinant un mince sourire sur mes lèvres. Je relève la tête, et croise son regard qui me fixe. Troublée par ses pupilles bleues glacées, et son expression distante, j'hésite à lui parler de ce qui m'a traversé l'esprit.

À nouveau, cette peur, tenace, qui m'a serrée entre ses griffes, au moment où la porte s'est ouverte sur elle. La peur de faire ou dire quelque chose d'inopportun ou de blessant sans le vouloir, cette peur qui me paralyse et me rend muette depuis que je suis entrée ici. Et jamais bien loin, le doute, qui lui me crie que c'était une erreur monumentale de venir.

En choisissant délibérément d'ignorer mes instincts primaires, je sais que je prends un risque énorme, celui que cette conversation soit la dernière. Pourtant, j'ai envie de lui dire, qu'elle le sache, partager ce que je ressens, dans une tentative désespérée de dialogue honnête, trop honnête peut-être. Qu'elle sache que je suis prête à lui pardonner, que je ne veux pas renoncer à elle et à une si belle relation, qui dure depuis tant d'années. Que je donnerais tout pour que tout redevienne comme avant...

Ma décision est prise.

J'inspire profondément, et ouvre la bouche pour parler.

Un cri de bébé retentit alors. Elle se lève, et part dans sa direction. Sans un regard en arrière.



L'homme s'assoit lourdement sur son canapé. Il allume la télévision, sur une chaîne d'informations en continu.

Son regard absent scrute les images sans les voir. Il est exténué. Il vient de terminer une journée de travail particulièrement éreintante.

Son regard glisse sur le portrait-robot d'un tueur en série. Traits fins et yeux vairons. Cette image le trouble. La journaliste avertit les honnêtes citoyen·ne·s avec les recommandations habituelles : se montrer prudent·e·s, appeler la police si vous avez la moindre information...

Agacé, l'homme éteint la télévision. Les médias avaient toujours le chic pour tout déformer... Un psychopathe, voilà ce qu'il était !

L'homme se lève, et va s'asseoir devant son ordinateur, un petit bijou de technologie, qui lui permet, entre autre, de vendre à prix d'or des articles rares. Un loisir particulièrement lucratif.

Son regard accroche une annonce publicitaire, pour une croisière aux Maldives. L'homme se dit alors qu'il a un grand besoin de vacances. Son Travail, de plus en plus éprouvant, aussi bien physiquement que mentalement, l'avait laissé sur les rotules. Il fallait absolument qu'il se repose, sinon il allait perdre en efficacité. Ce qui à terme pourrait lui coûter très cher. Décidé, il achète rubis sur l'ongle un aller simple pour une destination très lointaine, dès le lendemain.

Satisfait, l'homme se laisse aller contre son dossier. Il remarque alors que sa porte-fenêtre est légèrement entrouverte, et laisse passer un fin filet d'air. L'homme se maudit pour sa négligence, et va la fermer. Il est pourtant certain de ne pas l'avoir laissée ouverte en partant ce matin...

Mais peu importe, il a encore à faire. L'homme se rend dans sa cuisine pour préparer le dîner. Avec un grand couteau de cuisine, il découpe une pièce de viande qu'il a préalablement sortie de son con-

gélateur, et jette deux tranches sur une plaque de cuisson bien chaude. Un délicieux fumet envahit la pièce.

Son regard se pose sur la table soigneusement dressée qu'il a préparée le matin même. Un sourire plisse le coin de ses lèvres quand il songe à sa soirée.

Cela fait maintenant quelques semaines qu'il discute sur les réseaux sociaux avec une jeune femme, à l'esprit vif et qui semble très sportive. Aujourd'hui ils se rencontrent pour la première fois : elle a accepté de venir dîner chez lui. Il espère juste qu'elle n'aura pas trop de difficultés à venir : sa maison est isolée, en plein milieu de la campagne, aucun voisin à proximité...

Mais ses instructions sont précises et détaillées, aucune raison qu'un imprévu survienne.

L'homme termine de préparer le dîner avec rapidité et méthode.

Soudain, un bruit métallique résonne derrière lui. L'homme se retourne d'un bond, son couteau de cuisine à la main. Une pièce parfaitement vide s'offre à son regard.

Un cri inhumain retentit alors, tout près.

L'homme sourit. Il lui reste une dernière chose à faire, avant que son rencard n'arrive.

L'homme se dirige lentement vers sa salle de bain, son couteau toujours à la main. Il enfle sa tenue de Travail, une combinaison de protection.

Son regard vif se reflète dans la lame du couteau, qu'il caresse d'un geste mesuré.

L'homme entre dans la pièce. Le bruit singulier de ses pas sur le sol bâché est couvert par un hurlement qui lui vrille les tympans.

L'homme s'accroupit devant la femme qui gît nue à ses pieds, et lui tranche la gorge d'un geste fluide. Son cri meurt dans un gargouillis sordide, tandis qu'un sourire écarlate se dessine sur son cou.

Puis, avec l'aisance donnée par l'habitude, l'homme découpe sa victime.

Les reins se vendront probablement à un très bon prix, il avait vu sur internet plusieurs acheteurs intéressés. Une fois tous les organes de valeur à l'abri dans des glacières, l'homme prélève les meilleurs morceaux, et les emporte dans son congélateur.

J'attends que la nuit tombe. La douceur de cette soirée de printemps enveloppe toute une part de mon être. Mon attention est captée par cette forêt qui prend vie.

Dans la clairière, l'herbe grasse et vigoureuse s'agite lentement, au rythme du vent. Un surmulot s'y fraye un chemin, en quête de nourriture.

Je tourne lentement sur moi-même.

La nuit est tombée. Le surmulot est toujours dans la clairière. Il m'effleure de ses fines pattes menues. Ça chatouille.

Au loin, le hululement d'une chouette. Le surmulot lève le museau, inquiet, aux aguets. Un bruit étouffé le fait disparaître entre les brins d'herbe. J'ai perdu sa trace.

Je tourne lentement sur moi-même.

L'auteur du bruit surgit d'entre les arbres centenaires. C'est un chat sauvage, robuste malgré son jeune âge. Il scrute les alentours avec méfiance. Ayant estimé qu'aucun danger n'est présent dans cette clairière, il quitte alors prudemment le couvert de la forêt. Il s'avance, et vient laper avec délicatesse l'eau d'un petit ruisseau.

Je suis toujours aussi stupéfaite des prodiges que l'évolution a réalisés. Je suis admirative de ces petits êtres se battant pour leur survie tous les jours, et qui malgré tout dégagent une force et une noblesse à nulle autre pareille.

Sa tâche accomplie, le chat s'étire avec souplesse et délectation. Puis il repart en trotinant, déjà impatient de retrouver la protection de la forêt.

Je tourne lentement sur moi-même.

Les étoiles s'allument une à une dans le ciel sombre. Leur beauté est à couper le souffle.

Soudain, des éclats de voix. De plus en plus fortes, elles semblent se rapprocher.

La quiétude infinie de la clairière est brisée, au fur et à mesure que déboulent les campeurs. Ils parlent fort, sans aucun respect pour les habitants de la forêt, qui, apeurés, ont déserté les lieux.

Je tourne lentement sur moi-même.

L'espèce humaine m'étonnera toujours. Pas une seule de ces créatures singulières, si convaincues de leur supériorité, ne semble s'apercevoir de la chance énorme qu'elles ont d'être en vie, sur la Terre.



J'ai tout de suite vu qu'elle n'allait pas bien. Tant d'années passées à se côtoyer, de moments partagés, de fous rires complices, tout cela m'avait permis d'acquérir une sorte de sixième sens la concernant.

Elle n'allait pas bien, et cherchait à me le dissimuler derrière une attitude faussement enjouée, et un sourire que je percevais comme un peu triste. Je ne peux m'empêcher de me demander ce qui la pousse à cet espèce de mensonge par omission, à la fois inattendu et presque décevant. Mais aucune de mes interrogations n'ose franchir la barrière de mes lèvres.

Nous nous installons confortablement sur son canapé pour discuter. La conversation se déroule de manière naturelle, grâce à cette spontanéité que j'apprécie tant chez elle. Des éclats de rire fusent, et l'atmosphère se détend. Du moins c'est ce que je pensais.

À une de mes plaisanteries, ce genre de propos débiles qui nous viennent d'un coup, et qu'on partage immédiatement lorsqu'on se sent à l'aise, sans réfléchir et sans filtre, elle se ferme totalement. Son regard devient fixe et distant, son corps se tend et sa respiration s'accélère. Elle semble prisonnière de ses pensées, plongée dans une tourmente où je ne peux l'atteindre.

J'hésite un très court instant, puis pose la question qui me brûle les lèvres depuis que je l'ai aperçue : « Qu'est ce qui ne va pas ? ».

Elle me regarde. Je crois discerner une immense détresse au fond de ses yeux, qui me brise le cœur, comme peu de choses auparavant l'ont fait.

Elle demeure muette, comme paralysée par l'indécision. Doit-elle me parler ? Pour moi la réponse est une évidence, le fardeau qu'elle porte est trop lourd pour ne pas être partagé. Elle a besoin de se confier, que ce soit moi ou quelqu'un d'autre.

« Tu sais que tu peux absolument tout me dire. Et qu'en cas de besoin je serais toujours là. »

Puis je me tais, et laisse le silence être son conseiller. Plusieurs minutes passent. J'observe depuis l'extérieur ce que je devine être un âpre débat intérieur.

Elle me raconte alors une histoire, son histoire. Ce que j'entends m'emplit d'horreur, mais aussi d'une colère immense envers ceux qui ont osé faire du mal à cette personne si merveilleuse.

Ses yeux s'emplissent de larmes au fur et à mesure qu'elle avance dans son récit, et à la fin elle ne peut plus contenir ses sanglots.

Je me sens démunie, impuissante face à cette tristesse intense, qui émane d'elle comme un torrent. Je n'ai jamais été particulièrement à l'aise avec mes émotions, et encore moins avec celles des autres.

Cependant, je fais la seule chose qui selon moi s'impose : je la prends dans mes bras, dans une tentative de réconfort, qui me paraît bien futile comparé à ce qu'elle traverse. Elle s'accroche à moi, ses larmes continuent de couler.

Des paroles que j'espère rassurantes me viennent. Je les prononce en espérant apaiser, ne serait-ce qu'un tout petit peu, sa peine.

Assise sur une chaise inconfortable, je consulte ma montre. Bientôt l'heure, elle ne devrait plus tarder. Mais la voici, poussant la porte de la salle d'attente.

Elle me sourit, encore d'une manière un peu triste. Il ne la quitte jamais, ce sourire triste et mélancolique, depuis ce fameux jour. Mais j'ai tout de même l'impression qu'il diminue en intensité, très progressivement.

Un homme vient nous chercher. Elle me regarde, et je hoche légèrement la tête d'un air encourageant. Elle se lève et me précède dans le bureau du policier.

Milena Griggio

Ah si je volais... je pourrais prendre de la hauteur quand le poids des décisions me pèse sur la conscience pour résoudre ces questions souvent problématiques.

Je pourrais m'évader, être libre comme l'air.

Je m'élancerais en battant des ailes pour m'élever dans le ciel pour enfin me laisser porter par les courants d'air chaud et planer.

La vue serait magnifique sur les champs, le vent me caresserait le visage.

Je voyagerais sans limite ni frontière, je découvrirais de nouveaux horizons.

Je pourrais observer le comportement des marmottes dans les Alpes, les colonies de phoques dans la Somme, les albatros en Normandie, les habitats des aigles dans les Cévennes.

Oui, ce serait très agréable si je volais.

Samuel Ait-Abed

Allongé dans le noir, il patientait. Combien d'heures, de minutes, de jours ? Bonne question. La pièce où il dormait était étroite et humide. Une odeur d'égouts flottait dans l'air, imprégnant chaque meuble d'une senteur désagréable. Les murs étaient nus, couleur de rien, semblables aux aliments à la saveur insipide qui gisaient dans son assiette à quelques mètres de lui. Les visites se faisaient rares. Quelques personnes étaient venues le voir au cours des derniers jours, mais elles n'étaient jamais restées bien longtemps. Les promenades quotidiennes aussi semblaient s'espacer. Il sentait peu à peu ces petites bouffées d'air se faire plus courtes, moins bénéfiques, plus pressées. Mais personne ici ne semblait tellement s'en soucier. Il y avait tant à faire en même temps, que tous les employés étaient débordés. Il fallait gérer chaque coin et recoin du bâtiment, les repas, le linge, les promenades, les loisirs. Dans cet endroit surpeuplé, les salariés étaient largement en sous-effectif. Autour, le bruit que faisaient les autres pensionnaires sonnait comme une douce cacophonie rythmée. Au début, toutes ces conversations l'avaient mis mal à l'aise. Il s'était senti tout à fait angoissé, dérangé nuit et jour par ce vacarme incessant. Puis il y avait lui-même contribué. Cela faisait passer le temps que de discuter avec des personnes comme lui, qui n'avaient pour ambition que de tromper l'ennui. Mais les sujets de conversation finirent par s'épuiser : quand on est autant coupé du monde extérieur, il devient vite difficile de se renouveler. L'anxiété avait fait place à la lassitude. Les jeux de logique et les petits puzzles destinés à le divertir ne lui faisaient plus d'effet. Tout avait la même couleur, les mêmes nuances. Souvent, allongé dans le noir, il pensait à ce qu'il avait vécu, à ses amis, à sa famille qui lui manquaient tant. Les longues randonnées en pleine nature, la sensation du vent sur sa peau, les milles senteurs des plantes, le goût de la liberté. Il aurait tant aimé pouvoir une fois encore courir dans les champs de blé, et humer les odeurs de la forêt. Mais tout cela avait pris fin ce fameux jour. Peut-être était-ce hier ? Le jour où il avait tout perdu.

« Et si cette nuit il gèle ? ». Cette pensée ne cessait de le troubler. Le froid s'engouffrait dans chaque pore de sa peau comme des aiguilles, le piquant plus intensément que ne l'auraient fait des dards d'abeille. Sous ses yeux, les derniers rayons du soleil disparaissaient, pour ne laisser que l'ombre des grands platanes de l'avenue. Les branches des arbres se balançaient lentement au rythme du vent du soir. Son regard se posa quelques mètres devant lui où deux chats se

disputaient les restes d'un repas oublié. « Et si cette nuit il gèle ? ». Dehors depuis seulement quelques heures, il avait marché depuis ce vieux parking abandonné où on l'avait laissé sans un mot. Laisse ? Sans doute avait-on simplement oublié qu'il était là, qui sait ? Il n'en savait rien. Ce dont il était sûr en revanche, c'est que rien de ce qui l'entourait ne lui disait quoi que ce soit. Perdu ? Non, pas vraiment. On allait très certainement venir le chercher, sinon il trouverait de l'aide ailleurs. Les villes regorgeaient toujours d'indications utiles pour n'importe quel individu perdu cherchant son chemin. Il aperçut soudainement un jeune homme svelte qui marchait d'un pas pressé sur le trottoir d'en face. Il semblait assez jeune avec son long manteau de feutre et ses chaussures de cuir noir. Le regard tourné vers l'avant, rien ne semblait pouvoir l'éloigner de son chemin. Au moment où il tenta de s'approcher, l'homme le vit et pressa encore plus le pas tout en détournant le regard. Étrange réaction... D'ordinaire on ne l'évitait pas comme ça, c'était même plutôt le contraire. Pendant un instant il avait même cru lire de la peur dans les yeux de l'homme, avant que celui-ci ne sorte son téléphone pour appeler un correspondant inconnu. Déçu de cet échec, il s'assit sur un banc et décida d'attendre qu'une autre personne passe et daigne s'arrêter pour lui indiquer son chemin. Il attendit ainsi plusieurs heures, sentant peu à peu l'air se faire plus humide et plus glacial. En dehors du gel, c'était maintenant la faim qui commençait à le tirailler. Dans son esprit embrumé, il sentait l'odeur du poulet grillé du dimanche matin, vestige des souvenirs de déjeuners dominicaux en famille. Elle lui manquait. Il était persuadé qu'ils ne l'avaient pas oublié, et qu'ils remueraient ciel et terre pour le retrouver. Il le savait, c'était une certitude. Il aurait fait la même chose. Les heures s'écoulaient, ou étaient-ce des minutes ? Difficile de savoir, il perdait si aisément la notion du temps. Le soleil avait maintenant quasiment fini sa course, nimbant l'horizon d'un pâle halo. Les oiseaux de jour s'étaient tus, seule une sirène au loin venait troubler le silence qui s'était installé sur l'avenue. Le sommeil commençait à le gagner peu à peu, mais il lutta pour garder les yeux ouverts. Finalement, quelqu'un s'arrêta devant lui. Il leva la tête, et vit un vieil homme habillé tout en noir, dont les cheveux grisonnants dépassaient d'une petite casquette rapiécée. Une lueur d'espoir illumina son esprit. Il voulut se lever et saluer ce vieil homme providentiel, mais ce dernier fut plus rapide. Il comprit, trop tard, que ses intentions n'étaient nullement amicales. Pris de panique, il afficha sur ses traits un air me-

naçant, et leva devant lui une grande patte poilue tout en émettant un aboiement rauque. Cela ne dura qu'un instant. Quelque chose lui piqua le dos, lui irradiant la peau plus intensément que ne l'auraient fait les vives aiguilles du froid. En quelques secondes, il sentit qu'il sombrait. Des millions de papillons noirs envahirent son champ de vision. Dans un dernier éclair de lucidité, il déchiffra l'inscription imprimée sur le manteau du vieil homme : S.P.A.

Allongé dans le noir, il patientait. Cela faisait plusieurs mois déjà qu'il était là, il en était sûr. Peut-être une année ? La pièce où il dormait était étroite et humide. Une odeur d'égouts flottait dans l'air, imprégnant chaque meuble d'une senteur désagréable. Les murs étaient nus, couleur de rien, semblables aux aliments à la saveur insipide qui gisaient dans son assiette à quelques mètres de lui. Il regrettait tant sa famille. Chaque jour portait en lui l'espoir infime que peut-être ils finiraient par le retrouver. Il les imaginait, perdus, pleurant chaque jour, sans savoir où chercher. Ces vacances qu'ils avaient prévu tous ensemble avaient dû tourner court... Il aurait tant aimé ne pas les avoir déçu, ne pas s'être éloigné une seule seconde d'eux, et d'avoir réussi à les retrouver. Mais il n'avait pas été à la hauteur. Peut-être méritait-il ce qui lui arrivait ? Il y a quelques temps, il avait reçu une visite singulière. Un petit garçon était venu le voir, avec un grand sourire aux lèvres, et il avait passé ses petites mains potelées à travers les barreaux tout en les agitant sous son nez. Il voulait jouer avec lui, c'était évident. Ils s'étaient donc amusés tous les deux pendant de longues minutes ; les rires de l'enfant fendaient l'air, comme de minuscules particules de joie. Seule l'arrivée de sa mère paniquée, par les cris suraigus de son enfant, avait mis fin à leur jeu salvateur. Cet épisode lui resta longtemps en mémoire, comme le vestige d'un espoir qu'il pourrait encore avoir un jour un semblant de vie normale. Mais personne d'autre ne vint le voir par la suite. Et un beau jour, ce fut une grande femme habillée de blanc qui vint le visiter. Elle ouvrit grand son chenil, en arborant un immense sourire sur son visage, et d'une voix douce, elle l'appela par son nom. Transporté de joie, il s'élança vers elle, s'abandonnant enfin, après tant de temps passé à s'en empêcher. Après s'être calmé, il put enfin sortir de son chenil avec elle. En observant son visage, il remarqua une once de tristesse dans ses yeux, mais qui passa aussitôt. Au bout d'un moment la femme s'arrêta, et lui s'assit auprès d'elle en la fixant de ses grands yeux verts. Il espérait qu'elle l'aiderait à retrouver sa famille. Elle lui parlait avec une voix

agréable, rassurante, un pur bonheur, mais il n'entendit pas ce qu'elle lui disait exactement. Et au même instant, il ne sentit que l'aiguille du froid qui lui était si familière, et puis plus rien.



Il n'y avait pas un souffle d'air. Dans cette atmosphère pesante, seul l'écho incertain d'une musique rythmée résonnait dans la pièce. Ses vêtements étaient bien rangés, tous pliés impeccablement dans une grande armoire de bois sombre, et la couette de son grand lit bleu ne laissait voir aucun pli. Deux verres à pied étaient disposés sur la table basse, remplis d'une boisson aux chaudes couleurs ambrées. Quelques pétales de roses jonchaient le sol : leur douceur soyeuse se reflétait dans la lumière tamisée des bougies. Il me faisait face depuis un moment déjà, et m'observait d'un regard interrogateur. De grandes lunettes rondes entouraient son visage d'une tendresse indescriptible, et ses cheveux châtain laissaient apercevoir quelques mèches récalcitrantes. Son costume impeccable soulignait sa silhouette svelte, et ses larges épaules. Tout chez lui était soigné, et s'en dégageait une certaine assurance. Dans ses yeux se lisait des émotions variées : affection, audace, calme et détermination, mais aussi un peu de tristesse, comme une pointe de mélancolie, qui aurait fait jour dans un univers parfait. Quant à moi, j'éprouvais un léger malaise, une impossibilité qui me nouait l'estomac. J'étais prise dans ce va-et-vient de l'esprit qui veut sans vouloir, et qui aimerait mais n'aime pas, un sentiment indescriptible que rien n'était possible mais que tout pouvait arriver. Je cherchais à tenir, coûte que coûte, même mon corps semblait se dérober sous moi, et mon cœur battait la chamade pendant qu'un mince filet d'eau coulait le long de mon dos. Il voulut faire un pas vers moi mais suspendit d'un coup son geste. Je reculai progressivement, en espérant fuir ce que je désirais le plus. La chambre, ses pétales, les bougies, semblaient vouloir se refermer sur moi, dans une sorte de tornade étourdissante. Il tenta alors de dire quelque chose, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Je finis peu à peu par retrouver contenance : mes jambes arrêtaient de trembler, et mon cœur recommença à battre normalement. Je respirai, après m'être rendue compte que j'avais retenu mon souffle pendant tout ce temps. Je reculai lentement vers l'en-

trée et réussis à saisir la poignée qui tourna entre mes doigts. Une fois passé le pas de la porte, je jetai un dernier regard sur cet homme ainsi que la femme assise près de lui ; leurs mains étaient étroitement enlacées, et leurs corps tout proches. Je tirai doucement le battant vers moi, laissant cette image s'imprégner sur ma rétine, puis mes yeux se fermèrent. La porte claqua.



Allongé dans une profonde neige d'hiver, il semblait endormi, en proie à un songe inquiétant. Ses reflets gris formaient un doux contraste dans les flocons blancs, et son corps se soulevait avec lenteur, au rythme de la calme brise sifflante des arbres. Paisible et agité, c'était comme si sa douceur apparente cachait un trouble plus enfoui, gouffre caché au cœur de ses montagnes intérieures. Je voulus faire un pas, mais sous mon pied la neige fit entendre un craquement sourd. Cet infime son brisa net le silence d'une forêt somnolente, et le loup ouvrit une paupière. En un bond il fut debout, alerte, prêt à fuir. Je m'assis. Je n'avais pas besoin de lui parler. De ses yeux de platine, il disait tout, et rien. Sans doute n'avait-il pas grand-chose à exprimer qu'une douce mélancolie divagante de loup solitaire, errant au gré du vent. Cependant, sous son regard métallique, se cachait une réalité toute autre, faite de regrets inavoués, et d'abandon, comme une détresse soudaine et éternelle. Cela ne dura qu'un instant, mais un instant infini, et le temps reprit son cours, et avec lui sa réalité. J'ouvris alors les yeux sur cette image de papier, où le loup à l'œil de platine me fixait sans bouger, sans un son, plongée à jamais dans son trouble soudain.



Au bout du chemin, lumière, Elle danse d'un pas souple, lampe éveillée, Telle un lointain souvenir, à demi effacé, Brille dans la nuit, mouvement sans air.

Ô lumière qui luit, Sauras-tu revenir ? Éclairer la route, Et montrer
cette voie, sans doute, A cet être lointain, qui à jamais fuit, Sans som-
meil.

Ce loup solitaire, sans envies divague au loin, Il a perdu cet air fier,
pour ne rien laisser, Qu'un pâle désir, dans ses yeux dévastés, Mélan-
colie de l'esprit, sans fin.

Lumière enfouie, oseras-tu te montrer ? Étendre ta lueur dans son
cœur à la dérive, Chercher une place, un chemin, une trace, Âme dé-
pravée, Pour le sortir, De l'ombre.

Léa-Marie Ravaux

Les plantes se réveillent... normal... C'est l'annonce du printemps. Elles se réveillent, enfin, si j'ose dire ! C'est long ces mois d'hiver sans elles, sans leurs couleurs qui jonchent les prés, les bords des routes. Et, avec elles, arrive la douceur du temps, un soleil timide au début. Et, le soleil qui se réveille aussi, et nous sort de la torpeur de l'hiver, de ses brumes engourdissantes. J'aime ces petites fleurs qui percent les derniers instants de l'hiver et apportent du rouge, du jaune, taches multicolores à travers le blanc immaculée de la neige. J'aime les plantes qui se réveillent car, moi aussi, je me réveille avec elles....



Le regard des animaux change. N'avez-vous jamais vu dans leur yeux la peur, ou bien la quiétude ? mais le plus souvent l'amour qu'ils nous portent, sans condition, avec une confiance aveugle. Je me souviens de mon chat qui après une chute de quatre étages s'est retrouvé chez le vétérinaire... et son regard qu'il me portait. J'avais tellement l'impression que ce jour-là, pour lui, moi... j'existais. En effet, ce chat n'avait pas vraiment besoin de moi pour exister. Naturellement la gamelle, mais l'affection, que l'homme attend toujours de son animal de compagnie, eh bien, je l'avais un peu mais je passais après sa mère et, soyons honnête, j'étais un peu déçue, jalouse peut être... Et cet accident me le ramenait dans toute son innocence, dans toute sa confiance. Oui, son regard avait changé et j'en éprouvai un amour infini et une grande responsabilité car il mettait sa vie entre mes mains et son regard me le disait.



Oh mon dieu ! Qu'est-ce qu'il me plait, il est beau, il a un indéfinissable charme, je ne peux le décrire mais je le prends en plein cœur. Je ne peux pas le laisser partir, il faut qu'il me voie. J'en suis sûre, il est celui que j'attends. Mais comment le retenir ? L'intéresser ?

Il arrive vers moi, doucement, nonchalant. Il faut que je lui fasse comprendre qui je suis, qu'il ne peut pas passer à côté de moi, comme ça, comme n'importe quelle passante sur n'importe quel trottoir parisien. La chance me sourit, nous sourit mais il ne le sait pas. On est dans la même ville, au même moment ... dans la même rue. C'est le destin, NOTRE DESTIN ! Je dois le regarder, fortement, intensément et il me verra, il comprendra. Allez Isabelle, fais jouer ton mental... tu vas penser si fort qu'il entendra : « Là, je suis là... c'est moi... regarde-moi, entends-moi... je suis là ! C'est moi... ne me rate pas ! ».

Il avance.... me frôle, je peux sentir l'effluve de son parfum. Je l'aime déjà. Je respire profondément.... Il passe à côté de moi... je me retourne... Doucement... pour ne pas rompre le fil invisible que j'ai tissé entre nous... doucement... Lui et moi...

Il ne s'est pas retourné.



On entend encore sa voix, au-delà de la fureur des éléments, comme imprégnée, comme dans un mauvais rêve. Un cauchemar oui. Moi, et je suis peut-être la seule, j'entends encore sa voix. Elle raisonne, inlassablement, elle tambourine dans ma tête. Elle devient l'écho de l'horreur que je traverse. Pourquoi ? Mais pourquoi ? Mais que s'est-il passé ? Pourquoi n'ai-je pas pu ? Qu'est-ce qui m'en a empêché ? J'entends encore sa voix et qu'ai-je fait ? RIEN. Oh bien sûr, les autres, me disent que j'ai fait tout ce que je pouvais faire, que je me suis bien comportée, mais.... c'est les autres et eux... ils n'entendent pas sa voix. Cela fait si longtemps déjà mais, elle est là, toujours là. Elle est devenue un autre moi. Me pardonnerai-je un jour de n'avoir pu. Serai-je pardonnée un jour par cette voix qui m'accompagne, me colle et résonne en moi ?

Isabelle Valchera

Le chien s'est tourné vers moi. Des larmes qui coulent au coin de ses yeux. C'est ironique. Les chiens ne pleurent pas de douleur ou de peine, c'est seulement une irritation de la cornée ou autre chose au nom scientifique compliqué. Pourtant ce chien aurait bien des raisons de pleurer. Mordu par un labrador.

« LE » chien sage, adorable, parfait par excellence... qui mord un autre chien. Ça, c'est ironique.

Les plaies sont énormes, nécrosent, déhiscent

A force de se concentrer sur la technique de suture, les médicaments à prescrire, la posologie, on en oublie le chien.

Mais là, le chien s'est tourné vers moi. Et je l'ai vu, vraiment vu à travers la douleur qui l'envahit, à travers la panique d'être dans un endroit inconnu, loin de tous ceux qui sauraient le rassurer.

Un chien parmi tant d'autres.

Insensiblement, son regard se noie, son visage se crispe, l'aura de mort qui plane au-dessus de lui s'effondre sur le chien qui sera bientôt... au paradis des chiens ? Ou au frigo dans un sac poubelle pour les plus pragmatiques ? Il ne restera qu'un souvenir triste pour les propriétaires, un souvenir embarrassé pour les maîtres de labrador, et peut-être même pas de souvenir pour moi, qui verrai défiler tant d'autres cas comme celui-ci.

Mais peut-être que si. Peut-être que je garderai un souvenir de ce chien, car ce chien s'est tourné vers moi ?



Ses yeux noirs, brillants, en amande étaient encadrés par des cils fins et longs. On voyait dans ses yeux la couleur des longues nuits d'été dans la savane africaine. Ses yeux plus noirs que du charbon reflétaient paradoxalement une légèreté et une clarté, une sensation de chaleur qui transportaient immédiatement vers des pays exotiques.

Il me regardait de haut mais sans condescendance, il émanait de ses yeux une force immense, mais surtout un calme incroyable.

Des yeux immobiles, qui vous percent l'âme et semblent vous comprendre comme personne d'autre ne le pourrait.

Les gens se pressent, défilent, s'affairent à tout un tas de choses dans le salon où du feu brûle doucement dans la cheminée. La nuit froide d'hiver est déjà tombée dehors et la buée sur les fenêtres donne à la pièce une aura théâtrale.

Les servantes s'activent, les messieurs, assis sur le canapé, discutent des affaires urgentes et d'un futur investisseur qui va, d'après père, leur faire récolter des millions. De l'autre côté de la pièce, les femmes dégustent des pâtisseries en parlant des nouvelles robes qu'elles ont achetées plus tôt dans la journée.

Dans ce salon où tout n'est qu'apparences, où les hommes rêvent d'argent et les femmes se feront un plaisir d'échanger leurs critiques sur leur prétendue amie dès qu'elle aura quitté le salon, ses yeux restent fixés sur moi.

C'est lors de soirées comme ça, que ces yeux me racontent des histoires. Je regarde au fond de ces billes noires posées dans des orbites vides et m' imagine la savane, le coucher de soleil qui pose des reflets roses sur les nuages, les lions qui rôdent, les gazelles qui sautillent en harmonie, quelques scarabées et serpents qui sortent de leur cachette, et les éléphants qui prennent un bain avant que les derniers rayons de soleil ne laissent place à la nuit.

Père m'a raconté des centaines de fois comme la terre était sèche, les cailloux brûlants, et comme le soleil l'assommait au moment où il a tiré sur le phacochère.

Mais lorsque je plonge au fond de ces yeux, je préfère ne pas penser à ce moment. Quand je me perds au fond de son regard, je préfère y voir un paysage vivant.



Un orage se prépare. On pourrait ne pas s'en rendre compte, le ciel est encore clair et il fait chaud dehors. Mais l'air devient plus lourd. Les oiseaux sont partis.

Impossible de bouger de mon lit. Je regarde vers la fenêtre, l'esprit bloqué dans un état étrange depuis que j'ai reçu ce coup de téléphone. Les feuilles des arbres se font de plus en plus malmener par le vent alors que les nuages s'accumulent.

Une infinité de futurs est possible. J'ai l'impression de tous les avoir déjà envisagés. Elle pourrait mourir sur la table d'opération, elle pourrait mourir en salle de réveil, elle pourrait mourir dans deux semaines, mais elle pourrait survivre aussi.

Non, non, non n'y crois pas trop. N'y pense pas, ça pourrait porter malheur. Mieux vaut rester dans cet état de terreur et se réjouir d'une bonne nouvelle plutôt que de trop espérer et d'être encore plus dévastée. Une heure passe. J'imagine une vie sans elle, qu'est-ce que je vais faire les jeudis soirs si elle n'est plus là pour répondre au téléphone ? Ces petits bouts d'histoire qu'elle me transmettait, je ne peux pas les laisser disparaître avec elle, il faudra absolument que je m'en souvienne pour qu'elle vive encore un peu à travers moi. Son père s'appelait Camille, sa mère... sa mère je ne sais déjà plus... Une heure passe, puis deux.... Pas de nouvelle. Il faut appeler l'hôpital pour savoir, je n'en peux plus de ne rien savoir, et moi qui ne me rappelle même plus du nom de sa mère.

Je me tourne pour prendre le téléphone et je fais tomber une plante. Mais pas n'importe laquelle, celle qu'elle m'avait donnée. Il y a de la terre partout et je me sens épuisée. Il y a des moments où un rien vous épuise, vous vide de tout.

Je respire. Je n'y arrive pas vraiment, pas bien, de toute façon je ne fais jamais rien de bien. Je respire à nouveau. L'air reste comme bloqué au niveau de ma gorge. Je n'en peux plus de ne pas savoir. Donc tant pis pour ma respiration, j'appelle l'hôpital. Ça sonne une fois, puis deux, personne ne répond, pendant ce qui me paraît être une éternité, mais avant que je ne perde tout à fait mes derniers fragments d'espoir, j'entends une voix au bout de la ligne.

C'est bon, tout va bien. L'opération s'est bien déroulée. Je respire. Je relève les yeux du sol recouvert de terre et regarde vers la fenêtre. Les nuages sont partis. Il ne va pas pleuvoir aujourd'hui.



Que reste-t-il de l'animal lorsque le consommateur moyen achète sa barquette de viande hachée ? Tout le monde s'extasie toujours de voir les petits veaux gambader dans les prairies lorsqu'on passe sur les chemins de campagne en route pour les vacances. Mais font-ils le lien

entre son museau tout mignon, sa démarche chancelante de bébé et la viande qui se retrouvera rapidement dans une assiette ?

C'est ce lien direct qu'on m'a fait oublier toute ma vie.

C'est seulement après ma visite à l'abattoir que je me suis rappelée que lorsque j'étais toute petite et que j'allais manger chez ma grand-mère, je demandais : « mais pourquoi manger une poule, mamie ? C'est gentil les poules ! » On me répondait que ce qu'on me présentait n'était pas une gentille poule mais un vieux coq méchant qui embêtait toutes les poules du poulailler. Le manger en devenait alors presque un acte charitable. Je faisais confiance bien-sûr, et dans ma crédulité d'enfant, mangeais sans problème la viande que l'on me donnait.

On s'habitue ensuite à manger de la viande, on se dit « c'est normal, tout le monde le fait », et puis on n'y pense même plus.

C'est ce lien de l'animal à la viande qui disparaît.

J'avais bien vu toutes ces vidéos affreuses sur les abattoirs où l'on voit les mauvais traitements des animaux. Ça m'avait touchée sur le moment, et puis, deux jours après, on me présentait de la viande et je la mangeais machinalement, déconnectant le plat de l'animal que je me promettais de protéger par mon métier rêvé.

C'était en juin. On nous a dit d'enfiler une combinaison, puis les bottes, puis une charlotte. On rit avec légèreté de nos accoutrements. Puis on met des casques et des écouteurs car on nous dit que le bruit des machines sera assourdissant. Les rires s'arrêtent, on met les écouteurs pour pouvoir entendre la vétérinaire inspectrice de l'abattoir.

J'appréhende bien sûr. Comme tout le monde.

On se lave les mains, dernière respiration, et là, elle ouvre la porte. Première vision de la chaîne : des têtes de moutons qui défilent, suspendus sur une chaîne mécanique, comme une montagne russe macabre. Puis c'est l'odeur qui nous frappe.

Mais la vétérinaire nous dit d'avancer, donc nous avançons.

On arrive dans une salle immense où quatre carcasses de bovins sont suspendues. Leur balancement lent et régulier me donne le mal de mer. Je m'accoude à la table de métal à côté de moi et essaie de me concentrer sur les informations données par la vétérinaire sur les lésions détectables à l'inspection et leurs conséquences sur la sécurité des aliments.

Je n'entends pas grand-chose et me rends compte qu'un de mes écouteurs ne marche pas, il fait une sorte de bruit parasite

assourdissant. Je demande à en changer. C'est bizarre pourtant, on les avait testés.

Il n'y en a pas d'autres à me donner. Tant pis, de toute façon, je n'écoute pas vraiment ce que nous explique la vétérinaire. J'essaie plutôt de me concentrer sur ma respiration qui me paraît plus saccadée que d'habitude.

On nous amène sur la chaîne. On remonte tous les ateliers de découpe, jusqu'au poste d'abattage. Les ouvriers nous regardent comme si tout était normal, mais rien de tout ce qui arrive ici ne me paraît normal.

Non, ne pleure pas, c'est ridicule, tu imaginais bien ce que tu allais voir ici enfin. Bon, une larme s'est déjà enfuie.

Allez, reprends-toi.

Arrêt de la chaîne. Il y a un problème en aval. Tout le monde doit s'arrêter. On attend pour voir la méthode d'abattage de l'agneau.

Une éternité passe.

L'agneau bêle, regarde autour de lui, désorienté. Rien autour de moi n'a de sens. Toute la culpabilité de la viande que j'ai mangée depuis ma naissance, jusqu'aujourd'hui se pose devant moi comme une ombre noire et froide.

Je me rends compte que je tremble, et que mes larmes coulent. Je regarde autour de moi et vois les étudiants écouter sagement les informations que donne la vétérinaire. Comme si nous étions dans une salle de cours, tranquillement assis sur nos chaises, et qu'il n'y avait pas, autour de nous, des centaines de carcasses se balançant sur la chaîne, invitant l'agneau à les rejoindre.

Je sens que je vais tomber. Je m'accroche à Julie. Je tremble encore, mais elle me soutient, et quand la chaîne reprend, et que l'agneau désorienté est étourdi puis saigné, je regarde.

Je ne détourne pas les yeux car je veux garder ce moment en mémoire.

Ne pas oublier, comme à chaque fois, ce lien entre animal et viande.

On continue d'avancer sur la chaîne, je continue de trembler, de pleurer, et de me demander ce qu'en pensent les ouvriers. Ils doivent me trouver si bête. C'est pour moi, après tout, qu'ils font ce métier. Si je n'étais pas là pour acheter de la viande, ils n'auraient pas besoin de faire le sale boulot à ma place.

J'échange mes écouteurs avec quelqu'un...qui me dit qu'ils marchent très bien. J'enfile les écouteurs, j'entends à nouveau le bruit parasite et me rends compte que cette expérience a plus d'effets sur moi que ce que j'aurais pu imaginer.

Madeline Forissier

Les plantes se réveillent tôt le matin pour être prêtes quand le criquet se lève. Ce n'est pas pour chanter qu'il va de fleur en herbe. Il chante en prenant sa dîme dans leur substantifique moelle. Les variations de sa couleur sont peut-être tirées de ses préférences plantulaires. Il mue aussi.

Grande fragilité du changement et de l'éclosion. D'autres espèces ne sont pas plantivores. Le végétal est leur écrin de chasse. Et puis, repu le criquet pose ses larges yeux et ses antennes sur ce qui l'entoure. Pense-t-il au réveil des plantes ? Pense-t-il qu'il pense ? Il prépare le grand rassemblement. La manifestation sans déchet que son espèce devra organiser lors du prochain coup de chaud climatique. Expansion du criquet malgré l'épandage d'hyperphosphate breveté. Les plantes s'en réveilleront-elles ?

Les matins lunaires sont en noir et blanc. Dégradés ocre sur Mars et Vénus. Pas d'humus pour l'indigo, son Touareg ou ses H'Mông.

Geneviève Marignac

Je n'ai pas osé le regarder. Je le connais depuis longtemps pourtant. Il était là, devant moi. Nous avons dîné. Nous avons discuté. Je l'ai vu, bien sûr

Je l'ai vu, comme il semble souhaiter que je le vois. Aujourd'hui. Enfant, dynamique, sûr de sa présence. Je n'ai pas osé le regarder. Ce que j'ai vu, était-il suffisant ? Ce que j'ai vu était rassurant. Rassurant, car nous pouvions rester chacun dans notre monde. Rassurant. Nous allons bien, nos vies ont des chaos que nous absorbons, chacun de notre côté. Chacun de nous s'est créé une vie dans laquelle ce « nous » n'existe plus. Depuis longtemps déjà.

Depuis longtemps ? Oui sans doute. J'ai vu qu'il a changé. Un peu, mais pas tant. Cela ne fait-il pas si longtemps ?

Je n'ai pas osé le regarder. Pour que ces questions ne viennent pas me hanter. Quels fantômes, si je ne l'avais pas regardé ?

Les années ont passé. Nous nous sommes vus déjà plus d'une fois.

Nous nous reverrons sûrement. Oserai-je le regarder ?

Présent, passé, futur s'entremêlent. L'ai-je vraiment regardé, dans cet autrefois de notre passé ? Quand prenons-nous le temps, le risque, de regarder vraiment ?

Quels changements, si je l'avais regardé ?

Quels changements ?

Je l'ai vu, je l'ai reconnu, c'était rassurant. Si je l'avais regardé, vraiment, aurait-ce été différent ?

Est-ce moi que je n'ai pas osé regarder ? Mon image à travers ses yeux ? Qu'avais-je donc envie qu'il voie ? Qu'il ne voie pas ?

Je n'ai pas osé le regarder Aussi pour qu'il ne me voie pas, ne regarde pas au-delà. Une prochaine fois peut-être ?

Nom inconnu

Il est six heures. Le ciel s'éclaircit déjà en ce dimanche de printemps.

Les premiers rayons du soleil éclairent la pelouse et font briller les gouttes de rosée encore accrochées en haut des brins d'herbe. Celles-ci roulent doucement vers le sol et les végétaux se retrouvent ainsi nus face aux rayons solaires. Les plantes se réveillent...

Le fond de l'air est encore frais, en apparence rien ne semble changé et pourtant la vie reprend en ce doux matin de printemps.

Quelque chose trouble ce joli tableau. Une petite patte, ronde, douce et chaude se pose sur la pelouse. Elle est délicate et s'appuie juste ce qu'il faut pour ne pas être trop mouillée. Cette petite patte appartient à une chatte tricolore toute fine et élancée.

Elle traverse la pelouse sans faire de bruit, mesurant chacun de ses mouvements. Cela semble si naturel pour elle.

Elle sait où elle va et s'y dirige avec élégance.

Pas le temps de s'arrêter pour jouer avec les insectes qui volètent autour d'elle.

Déterminée, la petite chatte s'avance vers la maison en bois juste où la pelouse se termine.

Elle sait que sa maîtresse va bientôt se réveiller et lui ouvrir la fenêtre de la cuisine.

Pour rien au monde, elle ne manquerait ce rendez-vous quotidien de caresses.



Le vent léger du soir souffle sur la plage presque déserte.

On aperçoit encore quelques promeneurs éparpillés, mais bientôt il n'y aura plus personne.

Le bleu du ciel s'assombrit lentement et la mer apparaît déjà noire.

C'est une grande plage sans fin comme celles que l'on rencontre en Normandie.

Je marche depuis un moment sans rencontrer aucun obstacle qui me contraindrait à faire demi-tour. Je continue machinalement et je n'ai envie de rien.

Ce petit vent léger rend la fin de journée fort agréable. Qu'en sera-t-il tout à l'heure lorsque le noir sera complet ?

Je sais bien qu'il ne reste plus qu'une heure, moins peut-être, avant que tout ne change et que l'atmosphère ne devienne plus inquiétante. Il faudra se remettre à réfléchir.

Je dévisagerai peut-être chaque promeneur croisé, en me demandant quelles sont ses intentions. Où va-t-il ? A quoi pense-t-il ? Pourquoi reste-t-il si tard sur la plage ? M'a-t-il reconnu ?

Je sens ma paranoïa revenir. Reste calme. Il fait presque nuit, personne ne te connaît ici.

Je suis si bien sur cette plage, pieds nus dans le sable et presque seule.

La mer est calme, il n'y a pas un bruit, cela m'apaise.

Pourvu que personne ne me reconnaisse, je ne veux pas y retourner.



J'ai un ami un peu original. Il a la soixantaine, de petite taille, avec une barbe fournie soulignant un visage jovial aux traits ni fins ni grossiers. Il a aussi un ventre qui recouvre en partie sa ceinture et qui témoigne de son caractère épicurien.

Mais ce n'est pas son apparence physique qui le rend original. Il est ce qu'on appelle « un marginal », qui a renoncé à la télévision, au téléphone portable et à internet : il n'a que l'électricité.

Il me semble, dans mon souvenir, qu'il portait souvent un chapeau de paille mais je n'en suis plus bien sûr. Cela fait plusieurs années que je ne l'ai pas vu. Nous étions occupés chacun de notre côté, je suppose, et le temps a passé sans qu'aucun de nous n'ait cru bon de contacter l'autre. Je me dis aujourd'hui que tout cela est bien bête.

On devrait demander des nouvelles aux gens qu'on apprécie. Mais peut-être est-il plus facile de ne rien se dire ? Mine de rien cela prend du temps et contrarie notre routine bien huilée de rattraper tout le

temps perdu avec une personne que l'on n'a pas vue depuis longtemps.

C'était le mois de juin quand j'ai reçu sa lettre, seulement quelques mots couchés sur le papier : « Je me suis lancé dans une grande rando. Je passe près de chez toi le vingt-quatre ».

Après la lecture de ces mots, je fus un peu inquiet que notre amitié ne soit plus comme avant ou que l'on n'ait plus rien à se dire après tout ce temps... Mais ma joie de le revoir surpassa mes craintes. Plus qu'une semaine avant son arrivée. J'avais hâte de le revoir et me demandais ce qu'il était devenu depuis tout ce temps.

Le vingt-quatre arrivé, ma maison était toute à fait prête à l'accueillir et à l'héberger si nos discussions se poursuivaient tard dans la nuit.

Comme il ne m'avait pas précisé d'heure, je n'avais rien prévu ce jour-là, pour l'attendre et ne pas manquer sa venue.

Le matin même, je me réveillai plus tôt que d'habitude. Je me sentais tel un enfant qui attend ses copains le jour de son anniversaire : je scrutais sans arrêt l'entrée de chez moi.

J'ai attendu ainsi toute la journée et ne me souviens même plus de ce que je fis ce jour-là, ce devait sûrement être des choses banales.

A la nuit tombée, il n'était toujours pas là. Je vous laisse imaginer ma déception. Faux espoir, suivi d'un retour au quotidien, à l'ordinaire.

Je ressentais de l'incompréhension et c'était comme une trahison.

Le lendemain, en me levant pour aller travailler, j'entendis les chiens du voisin d'à côté faire un raffut pas possible. Je jetais pour voir un rapide coup d'œil par la fenêtre, et là je le vis : il était juste au bout du chemin.



Imaginez un été brûlant dans un camping. Un de ces campings surbookés, avec les enfants qui courent partout en criant, des tentes entassées et la queue pour les douches, ce qui pourrait en faire fuir plus d'un. Mais là n'est pas le sujet. Concentrons-nous plutôt sur la piscine, où tout le monde s'est réuni dans l'espoir d'y trouver un peu de fraîcheur.

- « - Il fait encore plus chaud que l'année dernière, non ?
- Géraldine, tu répètes ça tous les ans...
- Oui, oui, n'empêche que là il fait vraiment très chaud, j'étouffe moi !
- Va te baigner. »

Et c'est ce que fit cette femme mais elle n'était pas la seule à le faire, d'autres avaient évidemment eu la même idée, si bien que la piscine, pourtant d'une taille respectable, était pleine à craquer.

Je vous laisse imaginer la quantité de microbes qui se trouvaient dans l'eau. Il ne fallait pas être hypocondriaque pour s'y baigner, ni redouter le contact avec des inconnus, parfois un peu gênant avec leurs éclaboussures. C'est à se demander si on ne serait pas mieux seul à l'ombre d'un arbre avec un bouquin.

Ceux qui bronzent sur leur transat ne sont pas mieux lotis, ils sont alignés en rangées et collés les uns aux autres.

Au milieu de ce décor surchargé apparaît une femme en maillot avec sa serviette de bain sur l'épaule. Elle referme le portillon derrière elle. Tout le monde la remarque.

Cela ne la surprend pas, elle a l'habitude de voir des regards se tourner vers elle. Certains même ne se gênent pas pour la dévisager ouvertement, d'autres plus polis sûrement la suivent du coin de l'œil.

Pourquoi une telle attention ? Elle est obèse, son poids doit bien dépasser les cent cinquante kilos et elle le sait parfaitement. C'est toujours la même histoire quand elle se rend dans un lieu public, les gens ne peuvent s'empêcher de la scruter des pieds à la tête.

Que cherchent-ils ? A quoi cela leur sert-il de la regarder ainsi ? Ces questions l'obsédaient au début mais il y a longtemps qu'elle s'est arrêtée de s'interroger sur ces regards qu'on pose sans cesse sur elle.

Peut-être que les gens se rassurent sur leurs propres complexes, ou peut-être est-ce plus simplement la différence qui les intrigue. Elle, elle s'en fiche et avance tranquillement vers l'un des rares transats encore libres, déplie sa serviette et commence à se passer de la crème solaire.

Au bout d'un certain temps, une majorité d'adultes ne la fixe plus du regard, ils ont probablement trouvé d'autres personnes à soumettre à leur œil critique. Les enfants par contre continuent de jeter des regards vers elle pour ensuite ricaner entre eux. C'est innocent un enfant, mais ce que ça peut être cruel aussi !

Heureusement cela ne l'atteint pas. Disons que cela ne l'atteint plus.

Et bien que son corps volumineux dépasse un peu du transat, elle profite avec un grand plaisir non caché de l'ombre du parasol, les yeux fermés, libre.

Ces kilos qui débordent, c'est « parce qu'elle est remplie d'amour » raconte-t-elle autour d'elle à qui veut l'entendre.

Finalement, elle aura profité de la piscine comme tous les autres dans ce camping surpeuplé au milieu de l'été.



Ses petits doigts forment un poing serré, et il a un accroche-cœur sur le front, pas bien épais. En s'approchant un peu on discerne sur le cou de l'enfant une minuscule tache de naissance, cachée sous son menton.

Étant donné les examens méticuleux dont il fait l'objet, depuis son arrivée au monde, cette tâche n'est pas restée longtemps inaperçue !

Le petit être n'a que quelques jours mais durant ce laps de temps très court, il n'est jamais resté seul un seul instant. Dès l'annonce de sa naissance, toute la famille s'est précipitée pour lui rendre visite : oncles, tantes, grands-parents, parrain, marraine... personne n'a manqué à l'appel.

Pendant qu'il était immobile dans son berceau de bois, emmailloté dans une couverture, avec le visage paisible du sommeil, autour de lui on s'affairait.

Sa tante lui prédisait de grands accomplissements « Oui, ce sera un homme intelligent, j'en suis sûre ».

La grand-mère, elle, s'enorgueillissait de la fossette du nourrisson sur le menton « C'est la même que la mienne, je vous dis ! ». Chacun y allait de sa petite remarque sur la ressemblance avec tel ou tel parent. Il y avait déjà la queue pour le tenir dans les bras lorsqu'il se réveillerait. Et dans les rares moments de silence, tous les yeux se fixaient sur lui.

Ce genre de scène peut paraître un peu bête vue de l'extérieur du fait que la famille trouble en permanence le sommeil de l'enfant plus qu'autre chose. Il est sûrement trop jeune pour apprécier leur présence et ce n'est pour lui seulement une cacophonie.

Mais peut-on reprocher à cette famille son excitation face à ce nouvel être avec lequel ils partagent le même sang ? Une excitation égale à celle d'un enfant finalement.

Peu importe le revenu, la classe sociale, la nationalité, c'est toujours une effervescence joyeuse autour d'un nouvel arrivant dans une famille. C'est une loi universelle.

Julie Degen

À QUELQUES SECONDES PRÈS

Atelier d'écriture auprès des élèves et du personnel de l'École Nationale Vétérinaire d'Alfort, animé par Jean-Louis Giovannoni, dans le cadre de sa résidence d'auteur Région Île-de-France, basée au Lycée Professionnel Paul Bert et en partenariat avec l'ENVA et le Lycée Eugène Delacroix.

Nous remercions le Conseil Général d'Île-de-France ainsi que la Direction du Livre et de la Culture pour leur soutien financier et logistique. Monsieur Christophe Degueurce, directeur de l'ENVA, qui a accueilli ce projet chaleureusement, ainsi que monsieur Sébastien Di Noia, chargé de communication à l'ENVA, qui a diffusé largement les différentes actions que nous avons menées.

Nous remercions plus particulièrement, madame Sandrine Haon, conservatrice de la bibliothèque de l'École Vétérinaire, ainsi que madame Géraldine Carré, professeure documentaliste au Lycée Professionnel Paul Bert de Maisons-Alfort, sans lesquelles ce projet n'aurait pas vu le jour.

© Chaque auteur en ce qui le concerne

Achévé d'imprimer en juin 2019

